SÉSOSTRIS.

SÉSOSTRIS,

PAR

AUGUSTIN-LEJEUNE.

TOME PREMIER.



DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue des Grands-Augustins, nº. 9.

1807.

SÉSOSTRIS.

LIVRE PREMIER.

Sésostris (1) avait envoyé son jeune fils Hyppermestre aux grandes Oasis (2), pour qu'il y demeurât quelques années confondu parmi les simples pasteurs. Le destinant à porter le sceptre de l'Egypte, il l'avait ainsi sauvé du danger d'être vain de sa naissance, et de se croire supérieur aux autres dans un âge où les impressions reçues décident de la vie entière. A l'heure où il s'en était séparé, Sésostris avait dit, en serrant entre ses bras cette

créature innocente : « Vas apprendre à souffrir ; sache être homme avant de commander aux hommes : je ne veux pas que mon ouvrage dégénère dans les mains de celui qui doit me succéder. Jeune enfant ! honore ton père un jour par ta justice. On te dira pourquoi je me suis privé de tes caresses : cette grande leçon te fera connaître, mon fils, qu'un bon roi aime son peuple par-dessus tout ».

Mais le gouverneur de cet enfant royal avait péri dans les montagnes des Oasis. Avec lui s'était enseveli le secret de l'existence de son élève ; et Sésostris avait acheté de vingt années d'affliction l'espoir de laisser en mourant un vertueux monarque à ses

sujets. On avait fait des recherches inutiles pour découvrir Hyppermestre, et Arbas qui voyageait chaque printemps, revenait toujours déchirer le cœur de Sésostris par le récit de ses courses infructueuses.

Cependant Hyppermestre voyait le jour : trouvé seul au pied d'un palmiste, on l'avait remis à Termosiris, grand-prêtre d'Apollon; et il avait reçu le nom de Métobie dans la contrée des Oasis, où le hasard l'avait laissé à la pitié des hommes.

C'était la seizième fois qu'Hyppermestre avait vu la révolution des années : Apollon (3), protecteur de la vallée du Nil, ayant voulu s'assurer s'il était fait pour

occuper le trône de Sésostris, avait éprouvé la force de son âme en lui dévoilant sa naissance. Telles furent les paroles que l'oracle lui fit entendre un jour qu'il était prosterné dans le temple auprès du pieux Termosiris : « Métobie ! ton vrai nom est Hyppermestre, Sésostris est ton père, et tu seras roi d'Egypte. Mais jusqu'au terme où les immortels cesseront de te cacher à tous les yeux, supporte ton destin quelqu'il puisse être ; sois toujours Métobie parmi les pasteurs des Oasis ; sois l'esclave Métobie dans tous les lieux où la fortune conduira tes pas ; sois l'esclave Métobie devant ton père ».

L'oracle avait ainsi tracé le

chemin de ronces par lequel ce jeune prince devait revenir à Thèbes ; et lorsqu'on le cherchait encore dans les pays lointains, Hyppermestre, après un long cours de malheurs et d'expérience des hommes, était, depuis six mois, esclave dans le palais de Sésostris.

Mais les dieux l'avaient rempli d'énergie et de courage : il doutait encore si ses misères étaient réelles, à la joie pure qu'il goûtait de se voir le glorieux objet de leurs épreuves. Jeté dans un rang obscur, il avait vu qu'on est heureux dans les chaumières comme dans les palais des rois, lorsque l'âme est exempte de remords ; et il ne formait pas un seul vœu pour sortir

de l'état où il avait vécu dès sa plus tendre enfance. Cependant, du sein même des travaux de la servitude, une réflexion passagère, l'élevant à ses hautes destinées, le plaçait quelquefois sur le théâtre des grandeurs. Mais alors combien l'orgueil était loin de lui! Dieux qui voulez me faire régner sur l'Egypte! disait-il, me donnerez-vous la volonté durable de ne vivre que pour sa gloire? Si vous me refusez les qualités heureuses qui font les rois justes, et sans lesquelles on ne peut remplir sur le trône les devoirs d'un bon père dans sa famille, tranchez les jours d'Hyppermestre: ce ne sera qu'un esclave de moins sur la terre.

Sésostris avait un second fils appelé Bocchoris, auquel ce respectable vieillard rougissait d'avoir donné le jour. Les mages les plus révérés par leurs lumières et leurs bonnes mœurs, avaient entrepris, mais sans aucun succès, de jeter de précieuses semences dans son cœur : il y avait en lui comme une nature rebelle à toutes les impressions du bien. Quelquefois on le voyait, honteux de ses désordres, rappeler ses maîtres ; mais ce retour passait comme un éclair, et Bocchoris retombait dans ses vicieux penchans. A peine dans l'âge où le goût du travail vient embraser l'âme des jeunes élèves, il était déjà renommé par son aversion pour les devoirs et par sa li-

cence ; et les pères vigilans en faisaient éviter la rencontre à leurs enfans avec le même soin qu'on apporte à s'éloigner de ces plantes d'Asie (4), qui répandent dans l'air un poison mortel. Bocchoris, né impitoyable, maltraitait tous ses serviteurs qui étaient inhumainement fustigés à la moindre faute ; lorsqu'ils obéissaient bien, ils en recevaient encore des paroles dures et cruelles. Cependant Hyppermestre aimait son frère ; et dans ses invocations aux immortels, il les suppliait toujours de changer le cœur de Bocchoris.

Hyppermestre était, avec quelques autres esclaves, dans l'appartement de son père, lorsqu'Arbas parut devant le monarque. — « Ar-

bas, s'écrie Sésostris ému, ai-je perdu toute espérance de revoir mon fils?—Hyppermestre respire, seigneur! répondit-il; depuis dix ans, enlevé des grandes Oasis, il erre de climats en climats, toujours esclave, traînant avec lui toutes les misères d'une vie laborieuse et déplorable. Mais, seigneur! ainsi l'a prédit l'oracle d'Apollon, les dieux, avant de vous rendre votre fils, veulent que, par ses propres infortunes, il sache que le prince auquel sont remises les destinées des hommes, doit en être le consolateur et le père.

» Comment! dit Sésostris attendri, les dieux auraient pris en pitié les jours de mon fils! — Arbas continua ainsi: J'avais fran-

chi les sables brûlans de la Lybie, et interrogé les conducteurs des nombreux troupeaux qui sont répandus dans les grandes Oasis : le nom d'Hyppermestre était partout ignoré. Attiré dans un bois de lauriers par l'aspect d'un temple dont le sommet poli réfléchissait au loin des éclats de lumière, j'avance jusqu'aux marches du portique d'où je vois sortir un vieillard : on l'appelait Termosiris. A sa longue robe de lin, à son air vénérable, je reconnus le grand-prêtre (5).

» Après que je lui eus exposé le motif de mon voyage, il m'ouvrit sa demeure, et me dit : J'ai reçu, sans le savoir, le fils de Sésostris. La mort lui avait ravi le

gardien de sa tendre jeunesse : n'ayant plus pour appui que les dieux dont je suis le pontife, j'ai dû lui tenir lieu de famille. Combien les heures précipitèrent leur marche tant que je possédai ce trésor ! Cet enfant balbutiait à peine un innocent langage, lorsqu'il fut apporté dans mon asyle : il m'étonna bientôt par son discernement et sa docilité. Je le voyais tous les jours profiter davantage de mes leçons. Il s'appliquait de lui-même à l'étude des arts et des sciences à l'aide de quelques bons livres dont il dévorait la lecture ; et par mes conseils je ne faisais que suppléer à son inexpérience, lever ses doutes et donner de la précision à sa pen-

sée. Je ne lui enseignais pas la morale : les dieux en avaient mis l'auguste source dans son cœur, et c'était toujours par des actions qu'il montrait son humanité. J'oubliais en le voyant les ennuis de ma longue carrière ; et lorsque je le pressais sur mon sein, je croyais sentir la douceur d'être père ! Dans mon délire orgueilleux, Hyppermestre était Termosiris reparaissant une seconde fois sur la scène de la vie avec tous les charmes de la jeunesse.

» Hyppermestre n'avait point encore atteint l'âge viril, qu'il était déjà célèbre dans les Oasis. Je le faisais connaître dans toutes nos familles, afin d'y répandre l'attrait de ses vertus naissantes. C'était

comme un arbre plein de séve, dont le cultivateur détache quelques branches qu'il va enter sur d'autres arbres pour féconder son enclos. Je lui parlais souvent du roi d'Egypte, et l'âme de mon élève s'échauffait au récit des belles actions de sa vie : il rougissait de n'être pas encore utile aux hommes. Si, dans mes récits, j'exposais Sésostris entouré d'ennemis et dans un grand danger, il m'arrêtait alors pour me dire : Que n'étais-je déjà pour combattre à ses côtés ! qu'il m'eût été doux de mourir en défendant Sésostris ! Il ne savait guère, mon Hyppermestre, que dans ces généreux élans il volait au secours de son père !

» Cependant les Arabes du désert surprennent dans les montagnes six jeunes garçons qui poursuivaient un lion dont la fureur avait causé une vive alarme. L'intrépide Hyppermestre guidait leurs pas. Après une défense opiniâtre ils sont vaincus par le nombre, entraînés dans une des villes de la Lybie et vendus. Hyppermestre, seigneur! remplit ses destinées; mais les dieux tiennent leurs promesses : ils vous rendront votre fils quand ils auront assez essayé sa patience et son courage ».

Sésostris répondit : Qu'il est aisé de prodiguer l'espérance! Qu'il est difficile pour un père de se livrer aux illusions flatteuses, lorsque son enfant est le jouet de la bizarre

fortune ! O mon fils !... A ces dernières paroles, que répéta Sésostris, on le vit se couvrir le visage de son vêtement pour cacher ses larmes, et le silence ne fut troublé que par ses sanglots.

L'auguste esclave avait entendu toutes les paroles d'Arbas. Un seul mot de sa bouche pouvait changer en allégresse l'affliction du monarque ; mais il fallait transgresser un ordre divin. O immortels ! disait-il en lui-même, m'avez-vous donc condamné à d'aussi rudes tourmens ? Quelle voix pourra jamais étouffer celle qui me crie du fond de mes entrailles de rendre un fils à son père éploré ? Par quel secret dessein, que je ne comprends pas, brisez-vous son

cœur ? S'il faut que, pour me ployer aux souffrances, j'aye sous les yeux un père au désespoir, c'est une épreuve qui passe toutes mes forces ! Chacun de ses gémissemens me porte un coup qui m'écrase ! Je suis homme ! Vous ne m'avez pas fait impitoyable ! Ses pleurs m'entraînent ! Applaudiriez-vous donc à une résistance barbare qui donnerait à Sésostris le droit d'accuser mon cœur ? — Hyppermestre, chancelant sur ses genoux, allait tomber aux pieds du roi : mais une céleste inspiration l'arrêtant tout à coup, vint ranimer son courage et fixer sa résolution indécise ; il crut voir ces mots gravés sur les murs : « Sois l'esclave Métobie devant ton père » !

Sésostris, d'un pas appesanti, marchait, les bras croisés sur sa poitrine, la tête penchée et les paupières encore humides. Il y avait dans tous ses traits une douceur de résignation qui pénétrait encore davantage. Tremblant devant lui, on évitait ses yeux de crainte de lui montrer des larmes qui auraient ranimé ses douleurs assoupies; et le respect servait de prétexte au silence, lorsque la bouche n'aurait pu exprimer que le chagrin de voir ce grand roi si malheureux. — Arbas! dit Sésostris, tu vois que je ne compte guère sur la faveur des dieux : vas trouver mon second fils; qu'il vienne remplacer près de moi celui que j'ai perdu. L'un de mes es-

claves guidera tes pas jusqu'au palais champêtre où Bocchoris a fixé le lieu de ses coupables plaisirs. Peut-être ses égaremens ne sont-ils que l'ouvrage des méchans qui l'ont entouré : c'est un besoin pour moi de penser que Bocchoris n'est pas endurci dans les maximes licencieuses, et qu'il doit un jour essuyer mes larmes. Vas, Arbas, j'attends mon fils.

Accompagné d'Hyppermestre, Arbas sortit des murs de Thèbes : c'était dans une campagne de la plus grande fertilité ; elle était parsemée de bois, où l'on voyait couverts de fleurs les arbres odoriférans de tous les climats chauds et tempérés ; des ondes claires y circulaient de tous côtés par

courans rapides. Du sein de cette terre féconde s'élevait un palais magnifique : là, Bocchoris passait les jours et les nuits à outrager, par ses débauches, le sage auteur de sa vie.

Arbas est introduit, avec l'esclave, dans une salle où cent personnes, assises autour des débris d'un festin, se passaient des coupes d'or qu'on remplissait sans cesse des vins délicieux de la Grèce. Au fond de cette enceinte, étaient les baladins que Bocchoris employait dans ses fêtes obscènes. De jeunes garçons et de jeunes filles y formaient des danses qui représentaient les images d'une luxure révoltante, tandis que d'autres chantaient des couplets impudi-

ques sur des airs non moins propres à embraser les sens ; et les amis du prince, mollement abandonnés sur leurs siéges, semblaient en ressentir la profane atteinte ; les hommes efféminés s'y montraient la honte de leur sexe ; les femmes, immodestes dans leur parure, exposaient effrontément des charmes dont Hyppermestre détournait ses regards avec horreur.

Arbas ! dit Bocchoris, toi qui reviens des Oasis, dis-moi, y trouve-t-on les plaisirs que ce séjour rassemble ? — Prince, répondit Arbas, j'y cherchais votre frère, et ne pensais qu'à ramener à Sésostris un fils qu'il redemande en vain aux dieux. — Mais tu ne

me réponds pas, continua Bocchoris ; les femmes des Oasis ont-elles, comme ici, le don de subjuguer les cœurs? — Mais vous, prince! observa Arbas, vous ne me demandez seulement pas si votre frère respire? — Que veux-tu? vingt années d'inutiles recherches attestent assez qu'il n'est plus ; et le lion qui l'aura dévoré ne pouvait te le rendre. — Prince! dit Arbas, Sésostris vous appelle ; ce grand roi, qui commande l'amour de ses peuples, implore les consolations de son fils. — Arbas! retourne auprès de mon père : dis-lui que tous ces préjugés, qu'on nomme déférences, devoirs, regrets, je les regarde comme autant de tristes et pesantes chaînes;

et que dans cette vie, qui passe comme un songe, je ne veux point égarer mon âme dans les routes obscures d'un bien imaginaire et trompeur. Voilà ma réponse; et toi, esclave! ajouta Bocchoris en s'adressant à son frère, demeure.

Lorsqu'Arbas fut sorti, Bocchoris parla ainsi à Hyppermestre: On m'a dit que ton langage est facile, et que tu es doué d'esprit. Tes pareils sont amusans quelquefois. Allons, parle; je pourrais t'attacher à ma personne, si, par le secours d'une imagination piquante, tu sais attirer le rire sur mes lèvres. — Prince! répondit Hyppermestre, né pour servir, je vous dois toutes les facultés que l'homme peut ployer à l'obéis-

sance, mais voilà tout : s'il faut vous débiter des discours folâtres, quand mon âme n'est pas heureuse, il ne dépend plus de moi de vous satisfaire.... Ah ! seigneur ! ce que j'ai vu aujourd'hui rappelle à ma mémoire des paroles bien belles !.... Mais vous me puniriez de vous les faire entendre, car elles pourraient affaiblir la gaîté qui éclate autour de vous ; et je n'oserai jamais....

Pressé par tout le monde, Hyppermestre imagina cette histoire, dont l'application devait changer le cœur de son frère, s'il n'était pas tout à fait perverti. « Le propriétaire d'un grand troupeau avait deux fils, l'un expatrié dès son jeune âge, et qu'on croyait mort

de misère, l'autre occupé de ses seuls plaisirs: celui-ci méprisait l'auteur de ses jours. Un esclave témoin des déréglemens de ce jeune homme, va le trouver: Fils aveugle! lui dit-il, ton père souffre, et tu te livres à de honteuses orgies. Les infirmités l'assiégent, et tu lui laisses tout le fardeau du travail des champs! Ne dirait-on pas que son existence te pèse? Crois-tu, si l'inconduite n'abrége pas le cours de ta vie, échapper aux glaces de la vieillesse? Auras-tu le droit d'exiger alors que ton fils te soutienne et te console? Et jetant un regard au-delà du terme qui ôte au coupable jusqu'au pouvoir du repentir, comment espérer que les dieux, qui sont nos

pères aussi, prennent soin de toi dans l'éternité? Ne réfléchis-tu pas qu'ils sont inflexibles, parce qu'ils sont justes, et que les fils ingrats ne pourront monter au séjour des récompenses? Mais, tandis qu'il en est temps encore, et si la nature n'est pas morte dans ton cœur, cesse de passer tes jours dans les débauches. Quitte brusquement des amis faux qui te perdent. Ne souffre plus que ton propre héritage surcharge de travaux un vieillard qui ne demande plus qu'à mourir en paix. Pense à ton père qui gémit, aux tourmens qui châtieront les cœurs durs, aux plaisirs de l'âme qui ne consument pas, qui renaissent toujours, et qui sont le plus doux

charme de la vie. Tous les hommages suivent les bons fils : les tiens, si tu aimes ton père, honoreront ta vieillesse, et tu seras aimé de tous les hommes. Pense aux dieux observateurs de toutes nos actions... ».

Mais de violens murmures que ces paroles avaient excités dans la salle, couvrirent bientôt la voix d'Hyppermestre ; et l'un des courtisans, s'adressant à Bocchoris : Prince! lui dit-il, à l'étonnement qui se peint sur votre visage, je vois que vous n'aurez pas été le complaisant auditeur d'une fable inventée pour vous donner une leçon. Comment ! nous serions dangereux pour vous, parce que nous participons à vos innocentes

joies ! Les princes sont-ils donc condamnés à veiller sans relâche au bien-être de leurs sujets ? S'il en était ainsi, il faudrait gémir sur leur naissance ! Non, seigneur ! Ce n'est point là la destinée des princes ! Maîtres des hommes, ils n'ont pas des millions d'esclaves pour être esclaves eux-mêmes ! Bocchoris ! soyez heureux ! voyez vos amis dans ceux dont le zèle s'applique à multiplier vos plaisirs, et punissez les censeurs insolens qui les réprouvent !

Mais le flatteur s'apercevant que son éloquence ne produisait que des sons frivoles et méprisés, s'arrêta confus : le cœur altier du prince avait fléchi sous l'imposante morale du récit commencé

d'Hyppermestre ; et frappé coup sur coup, il avait eu tant de honte de lui-même, qu'il pleurait comme un faible enfant. — Esclave ! dit Bocchoris, fais connaître à Sésostris..... Mais non, je cours me jeter aux pieds de mon père.

En voyant Bocchoris s'éloigner du palais champêtre, Hyppermestre s'applaudissait de son ouvrage, mais sans avoir cette audace vaine que donne une action louable, quand on est peu digne de l'avoir faite. O dieux ! disait-il, en retournant à Thèbes, laissez-moi passer mes jours dans la servitude ! Que Bocchoris règne ! Je me croirai sur le trône, si vous me donnez le pouvoir de lui rendre la vertu aimable ! Que mon frère gouverne

l'Egypte ! que toute la gloire en soit à lui ! Que son nom occupe les siècles à venir ! Et que je meure inconnu, pourvuque je sois utile, et que chaque jour de ma vie puisse être marqué par une bonne œuvre ! — Mais Hyppermestre, trop jeune encore pour savoir juger l'homme si fertile en impostures, si impénétrable, devait bientôt renoncer à de telles espérances : les vives images qu'il avait opposées les unes aux autres avaient remué le cœur de Bocchoris sans le changer. Celui-ci était né avec un instinct de désordre : étranger aux sentimens vertueux, il trouvait des charmes à l'inconduite, et aux travers de son âge.

Cependant Bocchoris fait appeler son frère. Tu resteras près de moi, dit-il à Hyppermestre ; et si j'oubliais mes devoirs, je te permets, esclave, de me répéter les discours que tu m'as tenus au palais champêtre. — Quelle fut la joie d'Hyppermestre en recevant un ordre si conforme au désir qu'il avait de contribuer à la réforme de ce prince égaré ! Je serai son esclave, se dit-il, mais mon âme est dans la seule puissance des dieux ; si l'on voulait m'avilir, je me sens le courage de ne point laisser franchir la borne de l'autorité humaine.

Dès le moment de son apparente conversion, Bocchoris prit part à l'administration publique.

Le roi lui enseignait l'art difficile de gouverner les peuples; et l'auguste esclave, enchanté, n'avait plus à souhaiter que la confiance entière de son frère : déjà Bocchoris lui avait soumis ses pensées, ses doutes et l'opinion qu'il devait proposer le jour suivant dans une délibération d'état. Guidé par une grande justesse dans les idées, Hyppermestre avait su embrasser toutes les considérations, peser les inconvéniens partiels, les bons résultats, et en déduire un sentiment raisonné, dont Bocchoris, dans le conseil du trône, avait fortifié ses discours.

La nouvelle conduite de Bocchoris était un événement inespéré qui se redisait dans les premières

familles de Thèbes : mais on va voir qu'il lui manquait la commisération qui donne aux hommes un titre de plus à la clémence divine, en les disposant toujours aux honorables échanges du repentir et du pardon. Un serviteur avait commis une faute légère. Bocchoris emporté ordonne que, lié étroitement, l'infortuné reçoive cent coups de verges sous ses yeux. Hyppermestre chargé de faire exécuter l'arrêt inhumain, va lui-même s'attacher au poteau des châtimens. Il fait alors prévenir Bocchoris que la victime est prête. Prince ! lui dit-il, vous prétendiez me rendre le ministre de vos injustes rigueurs, j'aime mieux en être l'objet ; et puisqu'il faut

que vous jouissiez du supplice d'un misérable, eh bien! ce sera moi qui vous donnerai cet odieux plaisir! — Frappez! dit Bocchoris, et que j'apprenne à cet esclave qu'on ne se joue pas impunément de mes ordres! — Hyppermestre vit approcher les bourreaux sans proférer une seule parole. Le sang ruissela de tout son corps, et il ne gémit que du crime de son frère.

Hyppermestre, encore meurtri, reparut quelques jours après devant Bocchoris, sans se plaindre, avec ce calme d'innocence dont brille la vertu résignée et courageuse. Mais aussitôt qu'on lui eut permis de se retirer, il fondit en larmes, parce que Bocchoris était demeuré impitoyable à la présence

de l'homme qu'il avait traité si cruellement. Il n'avait pu espérer que le fils d'un roi demanderait pardon à son esclave : il n'aurait voulu que voir Bocchoris attendri. O peuples du Nil ! s'écria-t-il en sanglotant, que deviendrez-vous lorsque les dieux vous auront ôté Sésostris !

LIVRE II.

L'Égypte solennisait depuis soixante ans une fête qu'elle avait instituée pour éterniser le souvenir de l'époque fameuse où Sésostris était parvenu à éteindre les germes d'une révolution qui désola cette vallée, pendant qu'entraîné au loin par ses conquêtes, il avait fait connaître aux peuples les plus belliqueux l'invincible puissance de ses armes. La tête vénérable du prince était couronnée tous les ans d'une branche de laurier; et le peuple, à l'approche de ce grand jour, rassemblait tous les chef-d'œuvres de l'industrie

égyptienne pour en faire hommage à celui qui avait rendu les arts florissans dans son royaume. Quelques centaines de braves, échappés au temps, témoins des immortels exploits de Sésostris, tous fiers des blessures qu'ils avaient reçues à ses côtés, se faisaient porter à Thèbes pour célébrer aussi la fête ; et les pontifes sacrés mêlaient la pompe du culte à la magnificence de cette cérémonie. Les chants héroïques, dont retentissait la capitale, embrasaient l'âme du monarque : il se croyait encore à son septième lustre, déposant ses armes auprès des trophées de ses victoires, et préparant un règne de paix et de justice au monde. Mais au sein même de ce bon-

heur pur, inconnu aux peuples et réservé au petit nombre de sages que les dieux ont fait monter sur le trône, la voix plaintive de la nature venait depuis long-temps déchirer son cœur : c'était dans une de ces solennités que, trompant les regards de Danaüs qui avait juré l'extermination de sa postérité, Sésostris avait éloigné de Thèbes son fils aîné.

Cependant, abusé par l'hypocrisie de son second fils, le prince se livrait pour la première fois, depuis vingt ans, à l'allégresse de cette belle journée. Bocchoris montrait du repentir; et Sésostris n'avait plus la force de rejeter les illusions de l'amour paternel.

Alors, Thèbes rassemblait des ambassadeurs venus de toutes les contrées de la terre, et qui se rencontraient, sans en être étonnés, puisque Sésostris devait paraître dans toute sa gloire. Ils étaient envoyés à la cour du monarque Egyptien, afin de renouveler, au nom des nations, les assurances d'admiration et d'amour pour sa personne. Ils entrent dans les cours du palais : tous ont une suite formée de guerriers. Les Perses (6) ouvrent la marche : ils sont montés sur des chevaux couverts d'airain. Leurs armes sont de longs cimeterres et des poignards recourbés. Leurs regards ont contracté une expression farouche, et, jusqu'au sein des fêtes, on croi-

rait, à les voir, qu'ils attendent le signal des batailles. A leur démarche libre et sauvage, on distingue les Scythes (7), quelquefois repoussés des rives de la mer Caspienne, mais jamais soumis, trop fiers, trop indépendans pour recevoir la loi d'un vainqueur. A leurs vains ornemens, on reconnaît les enfans de la molle Ionie (8) : parfumés comme des femmes, les essences décèlent leurs traces. Des peaux de lions couvrent les épaules de douze hommes qui portent des massues. Leurs visages sont noircis par les feux du soleil; ces barbares inspirent la crainte aux soldats d'Ionie : ce sont les indomptables Lybiens (9). Viennent ensuite les Phéniciens, ces

navigateurs intrépides, qui se jouent de la fureur des ondes. On voit s'avancer, d'un pas appesanti par l'âge, un vieillard vénérable, image des vertus de sa patrie : il représente les heureux Garamantes (10), soumis aux seules lois de la nature, et qui ne connurent jamais ni pauvreté ni richesse. Paraissent les Parthes (11), ces illustres fugitifs, nés sur les bords de l'impétueux Oxus, redoutés par leurs évolutions rapides et légères, terribles à la guerre lorsque le bruit de leurs lugubres instrumens se fait entendre, et si fiers de l'éclat de leurs armes.

Le monarque écouta tous les ambassadeurs. Lorsqu'il les eut

comblés des marques de sa bienveillance, on passa dans la chambre royale. Sésostris, voulant témoigner sa satisfaction à Bocchoris, lui permit cette fois d'occuper la place la plus rapprochée du trône; et Bocchoris avait permis lui-même à Hyppermestre de voir l'éclatant diadème sur la tête de son père.

Mille hommages que la flatterie n'avait pas empoisonnés, furent donnés au prince. L'un des sénateurs (12), élevant la voix, dit : Sésostris ! nous entrons aujourd'hui dans la soixante-unième année de ton règne; et telle est la puissance de tes vertus, chaque année qui recommence nous remplit de la même félicité que nous

ressentîmes au jour de ton élévation suprême. A l'impression de joie qui saisit tous les cœurs, penserait-on que plus d'un demi-siècle a passé depuis que les dieux dont tu descends, ont rendu sensible aux douceurs de la paix, ton âme belliqueuse et fière! Que de gloire s'est amassée sur ta tête! quels garants de ton immortalité! et combien seront respectueux les hommes qui d'âge en âge prononceront le nom de Sésostris! Tu n'avais pas trente trois ans que, revenu de tes courses heureuses, tu sus étouffer les factions qui avaient déchiré le sein de la patrie, désuni les familles, suspendu le culte divin, anéanti toute morale! A ce souvenir vient se join-

dre encore le spectacle de l'Egypte florissante par la sainteté de tes lois. Ici l'on rejette les flatteurs, les parjures, les mortels dénaturés, les infidèles à tous les principes; et l'homme à talent, après avoir allumé le foyer du génie, ne traîne plus une vie misérable au milieu de ses compatriotes. Les nations voisines et lointaines, et jusqu'aux barbares à qui les dieux n'ont point encore accordé la civilisation, tous te chérissent, te consultent. Nous avons des mœurs; la vieillesse est honorée; tu ne reconnais pas de rang sur ton trône. L'homme et l'homme, quelle que soit la fortune qui les sépare, marchent d'un pas égal devant toi. Ta vaillance et ta sa-

gesse t'ont rendu l'orgueil de l'Egypte, l'amour de tes sujets, et l'exemple des princes : te voilà Sésostris (13) !

Sénateurs ! répondit le monarque attendri, mon cœur s'émeut en vous écoutant, non parce que vous vantez mon règne, à mon âge les chimères sont passées, et elles ne renaissent point ; mais un sentiment bien fort, qui ne s'use pas dans l'âme d'un vieillard, c'est le bonheur de tous ses frères, c'est la joie d'y avoir contribué. Cependant, ô mes amis respectables ! soyez avares de tributs si flatteurs ! Je croirais que je les dois à la splendeur royale. Je ne serai plus bientôt : ma vie n'est guère que la clarté vacillante

d'un flambeau qui s'éteint. Mon fils va régner ; prenez garde de le corrompre avec des louanges. Je m'en souviens, et je n'oublie pas mes fautes pour m'en corriger, je fus quelquefois trop sensible à l'éloge : peu s'en est fallu qu'un accès de vanité ne me fît quelquefois compromettre le sort de l'Egypte. Au lieu de m'entretenir des actions qui m'honorent, parlez-moi plutôt de ce que je puis faire encore avant de mourir. Voici la fête de la patrie : c'est ainsi que votre amour a nommé le jour qui rappelle celui de mon avénement au trône ! Conseillez-moi quelque chose d'utile pour me rendre cette fête plus touchante et plus belle !

Combien était pure l'allégresse

qui entrait dans le cœur d'Hyppermestre en voyant à quel point on aimait son père ! Il disait : Quelle leçon pour Bocchoris ! pourra-t-il assister à ce beau triomphe sans en être touché !

L'assemblée se rendit au cirque où le prince devait couronner l'adresse et le courage. Il avait près de lui la jeune orpheline d'un roi, que ses généreux soins avaient habituée à lui donner le titre de père, et dont il aimait à tromper ainsi l'âme ingénue et reconnaissante. On la nommait Tanaïde, et sans le vouloir on la nommait aussi la fille de Sésostris, car elle avait pour lui une tendresse pieuse qui rassemblait toutes les vertus filiales.

Lorsqu'on eut terminé l'exercice du pugilat, le son de la trompette annonça le combat du lion. L'arène était bordée d'un immense amphithéâtre, immense en effet puisqu'il contenait tous les habitans de la Thèbes aux cent portes. La jeunesse, impatiente de montrer sa valeur à Sésostris, se disputait la gloire de vaincre. Mais, bientôt étonnée et confuse, elle sentit qu'elle avait promis au-delà de son pouvoir en voyant le farouche adversaire enchaîné au milieu du cirque; et personne ne parut pour le combattre. Le lion se promenait fièrement dans un espace circulaire, regardant autour de lui si quelque mortel oserait braver ces ongles meurtriers,

ces regards de feu, ces sinistres rugissemens, signes terribles auxquels la nature a voulu qu'on reconnût le roi des animaux.

Cependant Sésostris allait ordonner qu'il fût reconduit à la ménagerie, lorsqu'on vit s'élancer un homme dans le cirque. Il avait une poitrine large, des jarrets nerveux, une haute taille. Son visage modeste exprimait un mélange de douceur et d'élévation d'âme. C'était Métobie, dont le nom vola de bouche en bouche.

Une couronne d'or était la récompense du vainqueur. Hyppermestre veut ou l'obtenir ou perdre la vie en faisant d'honorables efforts. Armé de deux poignards, il marche droit au lion, imprimant

à tous ses mouvemens cette assurance que donne le mépris du danger. A son maintien noble, à son calme intrépide, on devine qu'il n'est pas né d'un sang ordinaire. L'abaissement même de sa fortune ajoute encore à l'intérêt qu'il inspire. Un bruit avait couru d'ailleurs que l'âme de Bocchoris s'était adoucie aux sages entretiens de Métobie, et l'on voyait ses périls avec douleur ; mais Sésostris, plus ferme, les voyait avec admiration : il pensait à la puissance d'un bel exemple sur les hommes. Une armée de héros, disait-il, va naître de la victoire de cet esclave. Son grand cœur se serait accusé de faiblesse s'il avait pu s'amollir à l'aspect de ces luttes inégales,

qui, toujours, avaient nourri la valeur des légions égyptiennes.

Hyppermestre, couvert de sang, poursuivait le lion avec une audace inexprimable, et comme un lion lui-même. Tantôt renversé, tantôt attaquant, il faisait passer les spectateurs de la crainte à l'espérance, et de la consternation à la joie. Le lion était furieux; Hyppermestre était terrible. Tous les anciens disaient que jamais homme n'avait porté plus haut l'héroïsme; et Sésostris, l'invincible Sésostris en fut frappé.

Maïs le féroce animal, percé de plusieurs coups, rougissait l'arène. Ses rugissemens étaient moins affreux; les flammes de ses yeux s'éteignaient; ses mouvemens étaient

plus lourds, et il commença à donner un grand avantage sur lui. C'est alors qu'Hyppermestre rassemblant toutes ses forces, se précipite sur le lion, et que, d'un bras vigoureux, il lui enfonce dans le sein un poignard qui n'en sort qu'avec sa vie.

Aussitôt que l'auguste esclave eut soulevé et fait rouler le lion sanglant et inanimé, il courut vers la portion de l'amphithéâtre où étaient réunis tous les esclaves, fuyant les suffrages d'un peuple émerveillé. Mais on l'amena bientôt devant Sésostris, qui lui dit, après avoir posé la couronne d'or sur sa tête : Métobie! embrasse ton roi! — Tremblant, il tomba aux pieds de son père.

Le monarque releva Hyppermestre qu'il serra entre ses bras à plusieurs reprises, et se tournant vers sa fille d'adoption, il parla ainsi à cette jeune princesse : Tanaïde, présentez ce héros à toutes les personnes de ma cour ; je cède à la beauté l'honneur de guider ses pas.

Dans le combat, Hyppermestre avait reçu une légère blessure. Tanaïde, vivement touchée en voyant couler le sang du bras du vainqueur, l'enveloppa aussitôt de son écharpe ornée de franges d'or ; et le conduisant par la main, elle l'introduisit dans l'enceinte des princes, ministres et sénateurs, dont les justes éloges couvrirent son front de rougeur, et ensuite

devant les dames qui ne cessaient d'admirer le port imposant et la physionomie gracieuse d'Hyppermestre.

Cependant, les belles qualités d'Hyppermestre n'étaient pas inconnues à la cour. Arbas, qui l'avait aisément distingué entre les esclaves du palais, s'était appliqué à observer sa conduite glorieuse, dont il avait fait un rapport fidèle au monarque ; et Sésostris, déjà prévenu favorablement, crut posséder un trésor en lui voyant exposer si noblement sa vie à la rage du lion.

Le lendemain il voulut entendre ce jeune homme. On m'a appris, lui dit-il, que la bravoure n'est pas ta seule vertu : je sais que tu

as un degré d'instruction qui étonne dans ton état obscur, et surtout dans un âge où l'esprit n'est encore fixé qu'à des objets frivoles. Esclave! de qui donc as-tu reçu des leçons si profitables? — Du malheur! cependant, ô mon roi! je n'ai point des lumières qu'on puisse vanter : heureux si, avec le secours de ma faible raison, j'ai pu remplir l'attente des maîtres que j'ai servis! —Voilà un langage qui me prouve qu'on ne m'en a point imposé. Je n'ignore pas non plus que tu as tous les sentimens dont l'humanité s'honore. Toi esclave! Métobie!.... Mais un souvenir amer altérant la voix du monarque, suspendit ses paroles; et Hyppermestre, qui crut en deviner

la cause, garda le silence pour ne pas troubler le cri paternel. — Sais-tu, continua Sésostris, sais-tu que j'ai un fils esclave, traînant de pays en pays sa vie déplorable ; peut-être au pouvoir d'un homme dur et cruel ; peut-être accablé du fardeau de ses fers? — Seigneur! répondit Hyppermestre, je suis esclave : cependant est-il un homme libre plus heureux que moi? Votre fils, n'en doutez pas, aura su gagner la bienveillance de son maître. Que votre cœur goûte en paix cette pensée consolante. Prince! vos jours sont la plus grande richesse de la patrie : n'allez pas en épuiser la précieuse source par des chagrins que rien ne peut légitimer

encore!—Que mon Hyppermestre n'est-il à Thèbes! Je lui réservais le trône et Tanaïde! Mais sans doute il n'est plus d'Hyppermestre pour moi! — Bocchoris vous en tient lieu, seigneur! Il est maintenant appliqué; il aime qu'on lui parle de son père, et les vertus lui plaisent, puisqu'il contemple avec délices un modèle qui les réunit toutes. — Tu défends Bocchoris!.... Bon jeune homme!.... Et les traitemens affreux que tu en as reçus!...... — Qui vous a dit, seigneur?.... — Tu ne me l'aurais pas dit, toi, Métobie!...... Que ton âme est belle!.... Vas! j'adoucirai ton sort: celui en qui je me plais à voir la vivante image du fils que je pleure, ne

restera pas dans la condition servile.

Hyppermestre s'éloigna bientôt. Armé contre l'amour, il en avait jusqu'à ce jour repoussé les dangereuses attaques. Cependant son heure était venue : Tanaïde avait été choisie par les dieux pour lui faire connaître qu'il faut céder à la puissance d'un charme qui dompte les cœurs les plus rebelles, et qu'on ne peut étouffer ce doux instinct de la nature. Un sentiment nouveau pour lui, avait répandu dans son âme l'étonnement et l'ivresse ; et les paroles de Sésostris, si favorables à sa passion innocente, ne lui laissaient presque plus la force de se défendre. Mais dans ce combat

de l'amour avec le devoir, l'oracle des Oasis vint interposer sa voix. Hyppermestre, alors, sentit que ce trouble heureux, source d'épreuves nouvelles, empirait sa situation et réclamait un plus grand courage.

Cependant Bocchoris, témoin de la pitié qu'avait montrée Tanaïde, en voyant couler le sang d'Hyppermestre, n'avait pas aimé qu'un esclave inspirât un sentiment à la fille adoptive de Sésostris ; ce mouvement vicieux avait été suivi de désirs jaloux auxquels les attraits de cette princesse n'avaient point encore donné naissance. Abandonné depuis quelques années à de viles amours, les goûts d'un libertinage

effronté l'avaient toujours tenu éloigné des regards de l'innocence. Mais enfin, comme la corruption triomphe toujours des scrupules, il ne songea plus qu'aux moyens de séduire Tanaïde.

Bientôt il fit appeler l'auguste esclave. Métobie! lui dit-il, j'aime Tanaïde, et c'est toi que je veux charger des intérêts de mon amour : des richesses qui pourraient suffire aux mortels les plus avides, seront la récompense de tes services. Vas trouver la princesse ; peins-lui mes feux avec des expressions qui répandent la joie dans son cœur. Exagère l'idée que cette beauté fière doit avoir de la puissance de ses charmes. On ne soumet les femmes qu'en s'humiliant

devant elles : et plus nous les élevons, et plus elles nous élèvent. Toujours vaines, elles ne savent point résister à ces trompeuses amorces : celui qui les loue le mieux, fût-il peu digne d'elles, leur paraît toujours le plus aimable. Ainsi, Métobie, prête-lui la majesté de Junon, la stature de Diane et les grâces de Vénus ! Dis-lui que je la vois comme un objet divin descendu des cieux, dont je puis à peine soutenir le brillant éclat. Enfin, que ton langage ait une magie d'éloquence qui écarte les objections importunes, subjugue son cœur et la livre sans défense à mes tendres ardeurs !
— Prince ! répondit Hyppermestre ; oubliez-vous qu'elle ne peut

agréer l'offre de votre main que de la bouche du roi ? — Métobie ! je consens à recevoir tes avis en tout ce qui regarde mes nouveaux devoirs. Je dois régner, et le bien de l'état exige que j'écoute celui qui m'apprend à le servir utilement. Mais je ne souffre pas que ton zèle, s'emparant de mon âme, prétende en régler les mouvemens. Eh quoi ! peux-tu penser que, moi l'ennemi de toute espèce de joug, j'aille porter la chaîne du mariage ? — Grands dieux ! s'écria Hyppermestre, comment, Tanaïde avilie?... — Métobie ! répliqua Bocchoris irrité, je me lasse de trouver tant de hauteur dans un esclave. Pour la dernière fois, obéis ! que mes ordres soient exé-

cutés promptement ! ta vie me répondra du succès !

Tanaïde sortait du bain, lorsqu'Hyppermestre s'offrit à sa vue. Princesse ! lui dit-il, vos attraits à qui les dieux ont donné le pouvoir d'enchanter tous les regards, ont allumé la plus vive flamme dans le cœur d'un homme qui vous conjure de ne point repousser son hommage.—Tanaïde, interdite, ne sut d'abord si l'esclave qu'elle estimait, osait lui exprimer ses propres sentimens. — Princesse ! poursuivit Hyppermestre, je parle au nom de Bocchoris mon maître. — Et c'est un esclave, c'est vous, dit Tanaïde offensée, que Bocchoris a chargé de me faire un aveu si hardi ! — Madame, je connais

toute l'humiliation de ma fortune; mais daignez m'entendre : peut-être verrez-vous que mes principes l'honorent. — C'est assez ! reprit Tanaïde en lui lançant un regard superbe, éloignez-vous !

Lorsque Tanaïde fut seule, elle chercha à se rendre compte de la situation où l'avait jetée cet étrange entretien. — La vérité, dit-elle, serait-elle sortie de la bouche de cet esclave ? ou plutôt, venant me parler pour lui-même, mais honteux de cet excès d'audace, en aurait-il voulu couvrir l'injure par un détour artificieux ?

Cependant Hyppermestre, au ton dont Tanaïde l'avait écarté de sa présence, craignait que l'inten-

tion de sa démarche n'eût pas été saisie ; et il avait beaucoup de tristesse d'avoir fait mal penser de son cœur. Dès qu'il eut appris à Bocchoris avec quelle indignation on l'avait écouté, il ajouta : Prince ! on ne m'a pas laissé le loisir de tromper vos espérances coupables. Avez-vous pu croire que je les aurais secondées lorsqu'elles offensent votre père, sa fille d'adoption, et toutes les lois de la décence et de l'honneur ? Le destin qui m'a soumis à votre volonté, ne vous a pourtant pas donné le droit de me rendre ingrat et criminel. — Bocchoris rempli de rage, s'efforça de cacher la haine qui naquit dès lors dans son cœur pour Hyppermestre. Mais

afin de la mieux assouvir, il voulut que Sésostris lui-même fût l'instrument de ses vengeances.

Le jour suivant Hyppermestre fut mandé dans la chambre du roi qui lui dit : Viens, esclave! converser avec ton prince. Tu seras l'ami, le conseil et l'exemple de mon fils. Je te regarderai comme son propre frère, si tu peux faire entrer dans son âme ce divin penchant des vertus qui t'élèvent jusqu'à moi. Métobie, dont je voudrais être le père! que n'es-tu le fils que j'ai perdu! mais tu me rendras Hyppermestre si longtemps pleuré, en rendant mon second fils meilleur. J'aurai la force de repousser l'orgueil du sceptre pour te révéler les tourmens se-

crets qui long-tems ont fait le supplice de ma vie ! Bocchoris les apprendra de ta bouche. Je croirai, en te parlant, lui montrer la fausse gloire pour qu'il en ait horreur, et la gloire véritable pour qu'il apprenne comment un roi peut répandre sur ses jours des douceurs qui tiennent de la joie pure des immortels.

Mais Hyppermestre affligé qu'un si grand roi voulût rougir devant son esclave, parla ainsi à Sésostris pour écarter l'aveu de ses jeunes erreurs : Seigneur ! pourquoi votre rigueur contre vous-même va-t-elle plus loin que la justice des dieux, qui doivent vous récompenser de soixante années de modération et de vertus ? Souffrez

plutôt que je vous entretienne d'une époque bien chère à votre peuple. Vous étiez depuis un an sur des rives étrangères, ouvrant à nos marins un passage sur l'océan, qui était devenu le domaine exclusif de la puissance phénicienne. Alors votre patrie était en proie aux dissensions. Menacée de maux plus affligeans encore, elle vous redemandait avec les cris du désespoir. Mais, à moins d'un prodige, comment pouviez-vous la secourir, quand les mers étaient soumises aux vaisseaux ennemis? Cependant rien n'arrête votre sublime audace; il fallait passer au milieu d'eux: c'est une frêle nacelle qui porte Sésostris. Couvert sans doute de la divine égide, vous

traversez, comme invisible, la flotte des Phéniciens: on dit que Neptune, vous croyant le fils de Jupiter, guida lui-même les avirons pour accompagner Mars sur son empire. Enfin vous arrivez à Thèbes. Quelle joie! comme elle était unanime! votre air était modeste: vous cachiez le plus grand des humains sous l'aspect d'un homme ordinaire! Sésostris! cette simplicité dans un héros, vous a acquis plus de cœurs qu'on ne pourrait en compter dans une génération entière; car, dans tous les siècles, ce passage de votre vie fera aimer celui qui nous offrit un exemple si beau de la vraie grandeur, et l'on s'y arrêtera toujours avec émotion.

Cependant, Métobie! reprit Sésostris, à combien de disgrâces on s'expose en acceptant le diadème! Celui qui n'a que des intentions pures, espère en vain que son dévoûment sera toujours suivi de la reconnaissance publique. Le meilleur des souverains doit souvent compter sur l'ingratitude des hommes, et chercher toujours dans leur bonheur la récompense de ses actions utiles. Quand la vertu même serait assise sur le trône, la malignité jalouse, qui sème les préventions avec adresse, saurait bien encore, dénaturant ses traits, la représenter sous l'image du vice. La gloire nationale commande-t-elle quelques entreprises hardies? aussitôt on voit le prince

comme un ambitieux qui veut donner de l'éclat à son nom. Sa fortune l'a-t-elle mal servi ? on dit que le ciel a puni sa témérité. Lui fait-on la guerre ? si le sort devient contraire à ses armes, la calomnie le déchire, et il porte toute la charge des événemens. Mais le bonheur des peuples est la première loi ; et leur injustice même, s'ils vivent misérables, je l'ai toujours envisagée comme une émanation de la céleste justice. En effet, il serait trop dangereux que le trône fut un siége de roses. L'affection publique, qui augmente ou s'éteint selon que les états prospèrent ou s'appauvrissent, est comme une garde soupçonneuse et sévère, chargée de veiller à leur

salut: c'est le seul frein légitime que les dieux ont mis dans le pouvoir des sujets pour arrêter les oppressions et les guerres. Heureux les sages rois qui le respectent! Malheureux les peuples gouvernés par des despotes qui le méprisent!

Hyppermestre, l'âme étonnée, s'exprima ainsi : Un esclave est donc le confident des pensées d'un prince qui remplit le monde de sa grandeur ! O mon roi ! que vos discours sont touchans ! on dirait que vous parlez à votre fils ! et moi, je me crois avec mon père ! Seigneur ! serais-je trop hardi, laissant aller mon cœur à votre douce insinuation, de prolonger cet entretien? Je vous écoute avec attendrissement, et vous avez ban-

ni ma timidité. Souffrez donc que je vous demande des lumières sur la grande révolution d'Egypte. Indécis au milieu de la dissemblance des opinions, voici la question que j'oserai vous faire : Comment un peuple, si long-temps le ferme appui du trône, a-t-il pu vouloir rompre ce joug honorable qu'une raison bien entendue devait lui faire aimer ?

Métobie ! répondit Sésostris, la révolution naquit des désordres de la cour, de l'épuisement du trésor, du froid mépris des grands pour tout le reste des hommes qu'ils ne voyaient plus que comme une populace méprisable ; et aussi de l'imprudente convocation des états de l'Empire. Le prince, hom-

me probe, père tendre, mais faible et imprévoyant, n'a pas senti qu'en soumettant les lois à l'examen de ses sujets, il faisait croire à l'insuffisance du pouvoir suprême, et dissipait ce prestige imposant, révéré, qui fait la force et la majesté d'un roi. On s'étonna des désordres de l'Egypte, et l'on en avait remis les destinées aux mains du peuple, cet enfant indocile et fantasque, qui dérange et renverse pour jouer au milieu des débris.

Je sais, ô Sésostris! reprit Hyppermestre, que la révolution préparée dans les agitations des premiers ordres de l'état, fut bientôt conduite par toutes les classes; que Thèbes, cette dominatrice

des opinions, fit partager aux provinces son goût des nouveautés, sa folie et son déréglement ; que le ridicule attaqua les choses les plus saintes, et que pour donner des fers à l'Egypte, on lui montra le fantôme de la liberté. Mais comment ses doux habitans ont-ils pu devenir féroces ?

Il est vrai du moins, répondit Sésostris, que des blasphémateurs, imputant au tout ce qui fut l'œuvre de la plus faible partie, ont peuplé d'assassins un pays qui servit toujours de modèle à ses voisins dans la pratique des qualités sociales et hospitalières..... Mais enfin, Métobie, puisque j'ai commencé, je vais rendre hommage à la vérité et justice aux hommes.

L'Egypte nourrissait un monstre dans son sein. On l'appelait Typhon. Il avait le langage facile et populaire ; il s'étudiait et réussit trop à séduire la multitude. On le craignit bientôt comme la furie imaginaire (14) dont il portait le nom, à laquelle l'aveugle ignorance éleva des autels ; et ce nouveau Typhon reçut aussi des victimes humaines.

Il était au nombre des Egyptiens qu'on avoit réunis à Thèbes pour remédier aux abus du gouvernement. Dès qu'il eut porté l'effroi au cœur des législateurs, Typhon marcha librement de crime en crime, détournant sans efforts tout ce qu'il rencontrait d'écueils sur sa route. D'abord, il consacra des

maximes cruelles, encouragea les esprits pervers, égara les hommes imitateurs; et à sa voix qui soufflait toutes les fureurs du carnage, on vit éclore des milliers de vautours. Tourmenté par le goût de la puissance, Typhon évoqua les ombres des noirs rivages; la terreur lui apparut qui l'arma d'un fer aiguisé par elle. Seul il régna; et la grande assemblée du peuple, réduite à trembler, devint son triste et honteux organe: en faisant des lois, elle obéissait en effet. Une nuée d'agens corrompus infesta toutes les villes. La délation reçut des louanges publiques: on fut puni pour avoir pleuré l'innocent condamné. Aux cris de la pitié succédèrent les hurlemens

des cannibales, et l'Egypte interdite ne parla plus que par des bouches impures qui proclamèrent la tyrannie de Typhon.

Dans quelle consternation, mon fils, ce méchant avait plongé notre patrie infortunée ! Le gage d'amour que les familles se donnent le soir en se séparant, était un adieu. On étudiait la science des tombeaux : on n'avait plus horreur du néant. On allait sur un champ de sépulture traîner, en mourant, sa triste mélancolie ; et dans les ossemens de ses pères on envisageait ses propres ossemens sans pâlir.

Long-temps on a pensé que les membres de la grande assemblée du peuple n'avaient pas été moins furieux et barbares que Typhon.

Quelques uns sans doute, librement coupables, mettaient leur affreuse gloire à se disputer, avec ce monstre, le sang de leurs frères. Mais combien j'en ai connu qui avaient gémi de se voir ses innocens complices ! Pour les justifier dans son cœur, il suffit de se représenter en idée ce théâtre des passions violentes dont l'échafaud gardait l'enceinte. Typhon paraît à la tribune aux harangues, déchirant les images de la vertu, prosterné devant le crime, intimidant les faibles, promettant l'impunité aux noires inclinations, épouvantant tout le monde. On le voit le dictateur suprême, à la voix duquel tout obéit, tout s'ébranle ; on l'observe, proscrivant

par trente, par soixante, ces généreux rebelles qui avaient attaqué sa puissance impie. On entend proférer partout le nom terrible de Typhon, qui se montre aux uns comme le hardi novateur appelé à changer la face de la terre; aux autres comme un génie malfaisant, adroit, inévitable, qui ne s'abreuve que de larmes et ne s'alimente que de sacrifices humains.

Mais il ne respirait pas dans sa seule personne; et voilà ce qui suspendit quelque temps la vengeance : il fallait le frapper encore dans ce système organisé, solide, par lequel l'hydre s'offrait en tous lieux, avec ses têtes effroyables et sa furie. Quelque part que les

membres de la grande assemblée fixassent leurs regards, ils retrouvaient Typhon dans ses vils rejetons, rugissant dans les places publiques, entassant ses victimes dans les cachots, isolant toutes les familles par la peur; ils le voyaient germer dans les cœurs pusillanimes et se reproduire jusque dans les hameaux.

De la perversion de quelques misérables que recélait chacune des cités de ce royaume, naquit donc une opinion injuste et calomnieuse pour le peuple égyptien qu'on n'eut pas honte de nommer l'oppresseur de lui-même en le chargeant de tous les attentats de la révolution. Loin qu'on prît la peine de distinguer, on voulut

que tout ce qui habitait alors les rivages du Nil fût auteur du crime. Cependant le crime a disparu avec Typhon.

Comment pûtes-vous, Sésostris! rapprocher un si grand peuple dans le sein duquel devaient fermenter encore tous les élémens des cruelles discordes? — Mon fils! répondit le roi à Hyppermestre, l'oubli des fautes guérit les maux de l'empire; chacun reprit sa place naturelle, et tout rentra dans l'ordre. L'homme de mérite, n'ayant pas besoin d'employer l'intrigue, moyen honteux qui rend toujours la probité douteuse, attendit tout de la sagesse du gouvernement pour utiliser ses lumières. L'artisan citadin, re-

prenant sa précieuse urbanité, cette chaîne de fleurs qui unit les hommes plus rassemblés, vécut content de son industrie, enjoué dans sa famille, et renonça à discuter les loïs de son pays. L'habitant des campagnes retrouva dans les jours de repos les consolations d'un culte qui invite à ne plus se souvenir des torts d'autrui, et cette gaîté franche que le ciel a fixée au milieu des rustiques manoirs. La droiture des sentimens conduisit seule à la prospérité; et par un intérêt mieux éclairé, on ne s'écarta plus de ce qui est bien. L'honneur, cette divinité dix années outragée, vit relever ses autels. L'Egyptien ramené par degrés à ses antiques vertus, ne sentit

plus que les peines de la nature ; et ces hommes égarés, qu'un reste de convulsion tourmentait encore, se rangèrent enfin sous les lois d'un gouvernement qui nous préserve à la fois des orages de la liberté et des fers de la tyrannie.

C'était avec cet abandon de la vérité que Sésostris roi, sur le trône, mais homme avec son semblable, répondait aux questions d'un esclave. Hyppermestre profitait doublement des paroles de son père. Il voyait que les peuples chérissent toujours le frein du pouvoir qu'on exerce pour les rendre heureux, et qu'un prince est l'œuvre la plus parfaite des dieux, lorsqu'il sait honorer l'humanité en descendant noblement

jusqu'au moindre de ses sujets.

Comme Sésostris allait poursuivre, un serviteur s'approcha de lui avec l'air mystérieux d'un homme qui a des secrets importans à révéler. En entrant il avait lancé sur Hyppermestre des regards qui étaient malins et perfides, et dont celui-ci avait trop bien entendu le menaçant langage. En effet il éprouva bientôt qu'un esclave encourt la haine des autres quand il gagne l'amitié de son maître, et que, dans la justice des hommes, le coupable accuse et fait condamner l'innocent.

Cependant Sésostris montrait de la tristesse en parcourant l'écrit qu'on venait de remettre en ses mains. Les soupçons, et surtout le

chagrin de les sentir, se peignaient dans ses yeux Il n'y avait pas eu d'intervalle entre sa confiance paisible et sa douleur récente ; et dans la vîtesse de ce changement, son âme avait été brisée. — Tu m'as donc trompé ! Métobie ! dit Sésostris, ô Dieu ! est-ce bien la vérité que j'apprends ? — Seigneur ! répondit Hyppermestre, punissez-moi si je suis criminel ! punissez-moi si du-moins vous le croyez ! la vie me serait odieuse avec votre mépris ! — Où prends-tu donc ce ton de l'honnête homme avec un cœur pervers ? comment ! tu oses te montrer à Tanaïde pour la séduire ! — Seigneur ! vous penseriez ?.... — Lis. — Hyppermestre allait attester la pureté de sa dé-

marche lorsqu'il vit le nom de Tanaïde au bas de cet écrit. Elle y réclamait son écharpe qu'elle avait mise autour du bras sanglant de l'esclave, et dont elle se disait informée qu'il faisait hautement un trophée d'amour.

Seigneur ! dit l'émissaire, souffrez que j'ouvre le vêtement de Métobie. Vous y verrez un témoin qui déposera contre lui. — L'écharpe fut trouvée sur le cœur d'Hyppermestre, qui, confondu, ou plutôt aimant mieux être la victime que le délateur de Bocchoris, ne rompit le silence que pour demander son arrêt. — Qu'on le conduise à la tour, répondit Sésostris. Je souffre ! car je ne sais quoi, Métobie me parle encore

pour toi. Mais la faiblesse est dangereuse dans un prince; et quoi qu'il m'en coûte, je dois te faire punir. Quel ami allais-je donner à mon fils! Un hypocrite! Vas! tu lui communiquerais un vice qu'il n'a point. Gardes! qu'on l'éloigne de mes yeux. — Sésostris, en prononçant ces mots, repoussa Hypermestre qui voulait presser les genoux, non d'un roi dont il ne pensait pas à désarmer la colère, mais d'un père sur l'erreur duquel il s'affligeait amèrement. On le renferma dans la tour du palais; et dans le fond de son âme, une voix lui répétait que le sacrifice d'un esclave inutile aux hommes, était préférable à l'avilissement de Bocchoris qui devait régner.

O chefs des empires! s'écria Hyppermestre dans les fers, que vous êtes à plaindre! C'est le roi le plus juste qui me condamne!..... Et vous, ô dieux! qui m'aviez annoncé que je devais recevoir un jour le sceptre de l'Egypte, laissez-moi dans la servitude! Vous me feriez un présent trop funeste!

LIVRE III.

Le crime avait donc revêtu l'innocence de ses odieuses couleurs, et trouvé de l'impunité dans un crime nouveau. Ainsi triomphait Bocchoris, qui savourait avec un orgueil atroce la joie de savoir Métobie dans une prison.

Mais combien Tanaïde se reprochait d'avoir tracé un écrit sur lequel on avait arrêté l'auguste esclave! En repassant dans sa mémoire tout l'entretien de la veille, elle n'y retrouvait plus cette certitude d'un dessein outrageant pour elle, qu'une de ses femmes lui avait présentée avec chaleur; et ce

zèle furieux que l'on avait montré pour perdre Métobie, commençait à lui faire craindre d'avoir servi quelque vengeance. Un sentiment, dont on ne peut mesurer la force, venait encore plaider la cause de sa victime. Tanaïde, qui comptait à peine dix-sept années, avait perdu son heureuse indifférence à la vue du vainqueur du lion ; et depuis ce moment, poursuivie par une image importune et chère, elle avait repris sans plaisir et quitté sans retour, les idées et les jeux de son adolescence. Elle était devenue discrète et rêveuse, et elle pleurait sans connaître bien encore la source de ses larmes. Entraînée par un charme plus puissant que toutes les illusions de la

naissance, Tanaïde tour à tour descendait jusqu'au rang de Métobie, et l'élevait jusqu'au sien sans rougir; et quand elle s'efforçait de le croire blâmable, l'amour qu'elle sentait pour lui venait aussitôt justifier l'amour qu'il avait pour elle. Elle le voyait à plaindre, et non plus coupable. — Qu'ai-je fait? disait-elle. Il gémit! il souffre! et c'est moi qui cause ses gémissemens, sa souffrance! Fille cruelle! impitoyable Tanaïde!

Cependant Hyppermestre n'était point malheureux de sa captivité. Ses journées se succédaient sans trouble, sans ennui; et des songes, tous formés d'images riantes, venaient transformer ses nuits

en des jours enchanteurs : dans le sombre asyle où il était détenu depuis trois mois, Hyppermestre croyait voir la lumière qui brille au séjour que les dieux réservent à la vertu.

Le gardien de la tour que le roi faisait venir quelquefois devant lui pour savoir comment Métobie, qu'il aimait encore, supportait ses misères, lui dit un jour : Seigneur! cet esclave ne murmure jamais contre son sort ; il n'exprime aucune de ces paroles que les malheureux emploient souvent pour nous attendrir ; il n'a pas non plus cette fierté qu'ils affectent quelquefois pour être admirés : Métobie ne veut ni qu'on le plaigne, ni qu'on l'admire. Tous les matins

je vais m'asseoir près de lui pour lui montrer qu'il n'est pas tout à fait abandonné ; nous conversons ensemble : ces momens-là, seigneur ! ont pour moi tant de charmes que je suis toujours affligé quand il faut me séparer de Métobie. Vous croiriez peut-être qu'il fait parade d'innocence, et qu'il vous prête une injuste rigueur : jamais il ne parle de son roi qu'avec respect. Il m'entretient aussi de Bocchoris, mais avec ce ton, qu'on ne peut bien rendre qu'en répétant ses discours. « L'inexpérience, dit-il, et les flatteries de la cour ont abusé sa facile jeunesse. Un jour ce prince sentira qu'on doit se faire aimer pour être heureux. Il est né du sang du grand Sésostris : son père

lui a tracé, pendant soixante ans, une route de sagesse, et Bocchoris ne renoncera pas à la plus belle portion de son héritage ». J'ai cherché, seigneur ! à le pressentir sur la faute qui lui est imputée : « Comment répondre? m'a-t-il dit; si je suis sans reproches, en convaincre Sésostris, n'est-ce pas l'accuser? Absous ou puni sur la terre, il faut toujours comparaître devant le suprême tribunal, qui confirme ou révoque les arrêts des humains. Là, l'innocent opprimé oublie à jamais les tourmens du martyre; là, le méchant heureux invoque vainement la clémence des immortels, qui le livrent aux mains des terribles Euménides ».

La nuit dernière, continua le

gardien, Métobie a fait un songe qu'il doit me raconter vers le milieu de la prochaine nuit. On voit, seigneur! aux vives émotions qui l'agitent, que ce songe est une révélation des dieux. Ce matin, ses paroles étaient entrecoupées, ses genoux tremblaient sous lui, et ses regards perçans cherchaient les cieux. — Serviteur fidèle, dit Sésostris, je veux entendre ce récit. A la faveur des ténèbres, je pourrai, sans être aperçu, pénétrer dans la prison de Métobie : tu guideras mes pas.

Tant de sécurité qu'on ne goûte pas avec des remords, et tant d'espérance dans l'équité divine, firent bientôt penser à ce bon roi que Tanaïde, abusée elle-même,

avait, en traçant l'écrit, prêté sa main à des suggestions étrangères. Se laissant aller à tous les mouvemens de son humanité, il voulut voir cette jeune princesse. Ma fille! ne vous aurait-on pas égarée? Redites-moi toutes les paroles de Métobie! — Tanaïde ayant satisfait aux volontés du monarque, ajouta en pleurant: O mon digne protecteur! soit crainte d'avoir trop écouté le premier effet de ma fierté blessée, soit compassion pour un être qui souffre, le repentir m'accable, et vos bontés même ne peuvent adoucir mes amertumes.

Tandis que Sésostris consolait Tanaïde en pleurs, une femme vint tomber à ses pieds, avouant

qu'on lui avait donné une somme d'or pour dénaturer la véritable intention de Métobie. — Tout est maintenant expliqué ! s'écria Sésostris; je vois, ma fille ! qu'un infortuné languit depuis trois mois dans les fers, pour n'avoir point été le vil complaisant du crime. Je vois qu'un roi est bien à plaindre ! Je vois que je suis le plus malheureux des pères !

Dès que l'étoile du soir commença à briller, le roi, suivi du gouverneur de Thèbes, se rendit à la porte de la tour, où le gardien l'introduisit, avec le confident de ses chagrins. Hyppermestre dormoit. Sésostris, auprès de l'innocent étendu sur la couche des criminels, ne pouvait retenir

ses gémissemens ; et dans l'égarement de sa peine, il prononça ces mots : « Pauvre jeune homme ! toi dans une prison » ! Il cessa de parler, au léger bruit que fit Hyppermestre qu'il avait réveillé. —Est-ce toi, dit-il, homme charitable, qui as toujours une si grande pitié de mes misères ? Vas, mon sort est bien plutôt fait pour exciter l'envie : j'éprouve, chargé de chaînes, des félicités qu'il n'est pas dans le pouvoir des mortels de me ravir ; écoute :

Ainsi parla Hyppermestre ; et le monarque, respirant à peine, prêta une oreille attentive.

« Dans la dernière nuit, au sein de mon sommeil, un jeune homme ailé m'emporte dans les airs. En un instant je fus dans une

région lumineuse, et si élevée que laissant tomber un regard au-dessous de moi, j'aperçus la terre comme un point dans l'espace. Combien j'admirai la grandeur des suprêmes intelligences, qui président à la durée de la création, en leur voyant imprimer le mouvement qui ordonne toutes les parties de l'univers, et les enchaîne à un plan d'harmonie aussi admirable! Cependant une scène plus imposante encore devait bientôt étaler devant moi sa magnificence : je n'avais vu encore que le plus faible essai de la puissance des immortels; et je reconnus que la pensée même ne peut poser un terme à leurs glorieux ouvrages.

» Je n'entreprendrai pas de dé-

crire les lieux que nous parcourûmes : nos organes ne sont pas formés pour exprimer la majesté des cieux. Entre une foule d'ombres, toutes semblables à des êtres pleins de vie, je tâchai de retrouver quelques grands guerriers que j'avais vu mourir dans les combats ; mais je faisais d'inutiles efforts : elles venaient et fuyaient presqu'aussitôt.

» Mon guide me dit : Apercevez-vous une ombre qui porte une couronne ? — Elle me rappelle, hélas ! lui répondis-je, les traits d'un roi d'Egypte, exemple déplorable de l'égarement des peuples, et dont l'image est dans toutes les demeures de Thèbes ! — Je vois tes larmes, dit ce roi en

s'approchant de moi ; et j'y mêlerais les miennes, si, dans ma nature épurée, j'en pouvais verser encore. Mon fils ! ne gémis point sur ta patrie : elle n'a pas, comme on le croit, trempé dans l'affreux régicide. Ne gémis point sur elle : les dieux ont fait naître un homme qui l'a conduite au plus haut degré de gloire. Ma race, il est vrai, n'est plus en possession du trône ; mais ne pense pas que ce soit pour elle une rude disgrâce. J'ai éprouvé pendant la durée de mon règne que le vrai bonheur n'habite point les palais des rois, et que le plus malheureux d'un grand peuple est souvent sur le trône. Mes neveux restent ignorés, sans vaine gloire ; ils ont la véritable, s'ils

ont su se détromper sur le prestige de la naissance, et s'ils ont eu la force de jouir de la vie dans ce qu'elle a de réellement doux pour l'homme. Dans ma dernière année j'ai voulu quitter l'Egypte où j'étais persécuté : on fit courir le bruit que je devais reparaître bientôt à la tête d'une armée pour venger mes outrages. Quel était l'aveuglement de mon peuple ! Je voulais chercher une retraite assurée, où j'aurais pu cultiver le penchant de mon cœur en répandant des bienfaits. Mais la Parque était avide de mes jours : je suis pris, ramené dans mon palais et traîné au supplice. Que ce moment fut terrible ! mais combien la joie d'être aimé a plus de puis-

sance sur une âme tendre, que toutes les horreurs dont le trépas s'environne ! C'était à Thèbes : cent mille Egyptiens que Typhon, par un art affreux, avait su épouvanter et soumettre à ses sanglans caprices, étaient sous les armes. Les pleurs inondaient leurs visages. Anéantis, on eût dit que leur amour les avait rassemblés pour recevoir mes adieux. Ils étaient au pied de mon échafaud, tremblans, ainsi qu'on voit des enfans pleins de douleur pour un père qui va mourir. Aussi, mon dernier vœu fut encore pour eux. J'implorai le ciel de prendre en pitié ma famille : j'aimais les Egyptiens comme s'ils eussent tous été formés de mon sang.

» Cependant, continua l'ombre couronnée, je n'ai pas fait assez pour leur bonheur. Je ne réformai point les abus qui embarrassaient l'administration publique, et s'opposaient à la prospérité du royaume. Je n'avais pas cette force de caractère, si indispensable dans un prince, et qui se fait passage au milieu des flatteurs, insectes venimeux qui voltigent autour du trône pour le corrompre, et forment comme un nuage épais que la lumière ne pénètre pas.

» Le mal allait toujours en augmentant : éclairé jusqu'alors, ou plutôt trompé par des ministres qui avaient eux-mêmes contribué au dérangement des affaires de

l'état, je voulus voir par d'autres yeux, et me fixer à un plan d'amélioration. Dans cette vue, j'assemblai les premiers de mon empire. Démarche funeste ! je ne savais pas qu'en suivant cette inspiration d'un cœur pur, mais irréfléchi, j'allais souffler sur un foyer ardent qui devait bientôt communiquer l'incendie partout. J'ignorais qu'un prince doit surtout craindre de donner un libre cours aux passions humaines. Mais enfin, j'ai péri victime de mon imprévoyance; et les dieux n'ont pas voulu me punir doublement pour avoir manqué d'une énergie qu'ils m'avaient refusée. Ils ont récompensé en moi, non un roi habile, mais le frère de

tous ses sujets, ne voulant pas imiter la rage impie du furieux qui m'a sacrifié. C'est dans ce séjour d'ineffables délices que les siècles s'écouleront pour moi. Tous les jours je porte aux immortels mes invocations pour l'Egypte, et j'en éprouve les salutaires effets : à chaque instant mon regard de père se promène dans la vallée du Nil, où je vois régner l'abondance et la paix.

» Mais, demandai-je à ce roi si humain que j'écoutais avec attendrissement, comment voyez-vous la nouvelle dynastie qui a ôté l'espoir de la couronne à tous vos descendans ? — Comme la plus grande marque d'amour des immortels pour ma patrie ! répon-

dit-il avec feu. Mon fils ! en entrant aux demeures célestes, on dépose le triste orgueil qui nous domine sur la terre, et l'on s'étonne de s'être laissé gouverner par une passion si misérable, ainsi qu'un homme fait, auquel on présente les hochets de son enfance, et qui ne peut se persuader que d'aussi puérils objets ayent réjoui plusieurs années de sa vie. Mon aïeul, par ses projets gigantesques, provoqua des guerres qui tarirent les sources de la richesse publique ; mon père mit sa gloire dans le faste : tous deux également abusés par des chimères me préparaient un règne de détresse et d'orage ; et les dieux sans doute, pour venger les peuples du Nil,

me destinaient à l'expiation de leurs fautes. Ces souverains avaient creusé sous le trône un abîme où je fus précipité par le bras du crime. Voilà, mon enfant, où m'a placé l'avantage d'une naissance illustre. Crois-tu que je puisse voir avec affliction mes neveux déchus d'un fantôme de grandeur qui cache en effet tant de misères ? Ils ont plusieurs fois courroucé Jupiter par d'impuissantes et coupables entreprises contre celui que les Egyptiens ont investi de la suprême autorité. Mais, plus sages et résignés, ils passent des jours de paix dans l'inappréciable obscurité; et depuis long-temps ils ont horreur du projet qu'ils avaient conçu d'allumer la guerre civile

dans leur patrie. Enfin ils se rendent justice en reconnaissant que le grand Sésostris pouvait seul relever un état dont plusieurs siècles d'égaremens avaient terni la splendeur. Ils le voient, sans nulle envie, porter son nom jusqu'aux cieux. La face de l'Egypte a changé. Le nouvel ordre de choses a été précédé d'une révolution qui a fait sentir, dans toutes les familles, ses terribles secousses. Mais en cela même encore, ils retrouvent la main des dieux puissans qui réparèrent ainsi, par le désordre d'un moment, le désordre intérieur et caché qui devait finir.

» Le monarque cessa de parler, à l'arrivée d'ombres légères qui se pressaient autour de lui. Vous

voyez, Métobie, me dit mon guide, tous les Egyptiens qui furent immolés dans les discordes de votre pays. C'est ainsi qu'à chaque instant, ils accourent sur les traces d'un roi qui périt comme eux d'une mort peu méritée. Ils ne l'accablent point de ces flatteries basses qui ne sont pas des plaisirs dans ces immortelles demeures : ils se bornent à rechercher sa présence. Les fautes que ces sujets affectueux ont pu commettre dans le cours interrompu de leur vie, ont été rachetées de leur sang ; et les dieux, dont la justice est toujours admirable, leur ont ainsi fait perdre le souvenir du mal qu'on leur a fait, afin qu'ils ne gardent aucun ressentiment contre ceux qui leur

ont ôté le jour. Aussi, loin qu'une seule pensée de haine ait attristé les heures qui coulent si rapidement pour eux, ils viennent, comme autant de prêtres égyptiens, brûler le pur encens aux pieds de Jupiter, qui, sensible à ces pieuses offrandes, ajoute toujours de nouvelles années à la carrière de Sésostris. Mais dirigeons nos pas vers l'orient du ciel : sans franchir ses portes d'azur, vous vous croirez bientôt dans vos heureuses contrées.

» Nous partîmes ; dans le plus faible espace de temps je fus transporté à une distance incommensurable. Je me crus à Thèbes : un goût d'architecture merveilleux avait présidé à la construction des

édifices qui étonnaient mes regards. Des monumens (15), ceux que Sésostris avait fait ériger aux immortels, se montraient de tous côtés, annoncés par des sphinx, portant, pour le sacrilége, un aspect redoutable. Nous allions d'un temple à un autre : tous respiraient à l'extérieur l'éternelle puissance de la divinité qui reçoit le tribut des religieux humains ; on lisait ces mots sur les murs : *Ce temple n'a coûté ni sueurs ni travail à mes sujets*. J'avais lu vingt fois à Thèbes cette inscription touchante, et mon cœur, quoique brûlant d'allégresse, soupirait après la présence du sage mortel qui aima toujours son peuple d'une tendresse si véritable. La Thèbes cé-

leste renfermait une population immense : ses places publiques étaient couvertes d'hommes de toutes les classes ; et l'on remarquait sur tous les visages la paix du cœur, l'aisance de la vie et l'amour de son prince. Cette image de la capitale égyptienne était si frappante de vérité que je fis un pas pour entrer dans le palais de Sésostris. — Arrête ! me dit un roi d'Egypte qui était près de moi, ne foule pas le marbre d'une maison que les dieux réservent à un grand homme ! Imite mon respect. — Aussitôt cette ombre, que couvrait une pourpre magnifique, disparut.

» Quel est, demandai-je à mon guide, ce prince respectueux, cet

admirateur de Sésostris? — Voici quelle fut sa réponse : Plusieurs siècles avant la révolution de dix années, des troubles politiques avaient enfanté une ligue qui fut dissipée par le courage d'un roi dont la mémoire est bien chère aux peuples égyptiens. Vous venez d'entendre ce roi vaillant. A cette époque où l'on ne connaissait guère aux rives du Nil que le frein de l'esclavage, les lettres et les arts n'étaient point encore les consolateurs des humains ; mais il aspira du moins à faire fleurir l'agriculture dans son empire. Seul, déguisé, prenant aisément les manières et le langage du pauvre, il parcourait les campagnes pour connaître le sort des infortunés,

courbés du matin au soir sur la terre qui nourrit l'homme. Il partageait leurs rustiques repas; il écoutait leurs plaintes. Il sut bientôt que les cultivateurs, ses bons amis, vivaient misérables, maltraités par des mortels vains qui s'érigeaient en maîtres pour opprimer sans contrainte. Révolté, ce prince punit les oppresseurs, et rendit des édits favorables aux villageois qu'il a protégés jusqu'au jour où le fer assassin lui arracha la vie. Je ne vous dirai pas son nom, Métobie! il a ce privilége bien glorieux d'être reconnu entre tous les monarques, quand on parle *du bon roi*.

» Mon guide m'avait ensuite conduit sur un tertre élevé, d'où

la Thèbes céleste, partagée en deux par le fleuve du Nil, se montrait tout à fait semblable à la Thèbes d'ici-bas. Là, je contemplais avec transport l'honorable réception que Jupiter préparait au plus juste de tous les hommes. Alors ma vision se dissipa, et à mon réveil je me trouvai chargé de fers. Mais les dieux, en me faisant voir par un songe le séjour des félicités que doit habiter Sésostris, m'avaient donné une nouvelle énergie ; et sa gloire à venir fut le soulagement de mes peines ».

Tel fut le récit que le jeune prisonnier fit au gardien de la tour. En ce moment deux flambeaux éclairent le ténébreux asyle : on voit Hyppermestre couché sur des

joncs humides, et que couvre une tunique en lambeaux. Sésostris à la fois saisi de compassion, de regrets et de douleur, garde le silence qui est le seul interprète de l'âme, lorsque la violence des sentimens réclame un langage refusé à l'homme. Mais Hyppermestre, qui du calme de l'innocence peut passer sans secousse à des plaisirs plus vifs, aperçoit son père et se sent des forces pour jouir de cette chère vue.

Est-ce bien mon prince que je vois ? dit-il en déplaçant ses chaînes : oui ! je reconnais Sésostris qui vient visiter les malheureux jusque dans les cachots ! — Esclave opprimé ! répondit le prince, je m'en suis imposé la dure loi pour

me punir de t'avoir fait renfermer si légèrement. Bon jeune homme ! c'est vainement que, dans ton récit enchanteur, tu ornas Sésostris de vertus si belles : ah ! je ne m'aveugle pas sur moi-même ! tu souffres victime d'une calomnie que j'ai accueillie sans examen ! Si j'habitais maintenant la Thèbes céleste qu'ont si merveilleusement décrite tes inspirations généreuses, j'y verrais Métobie dans une prison ! — Quoi ! seigneur ! vous étiez ici lorsque je racontais mon songe au gardien de la tour ? — J'ai tout entendu ! répondit le roi en détachant les fers du prisonnier, et j'emporte tes paroles dans mon cœur ! Mais tu ne me quitteras plus ! Oui, je veux que tu sois

l'Hyppermestre de mes vieux ans! — Seigneur! si je suis digne en effet d'un nom si doux, j'implore deux faveurs sans lesquelles de nouveaux chagrins vont tourmenter ma vie. — Eh! qu'ai-je à te refuser? Parle, puisses-tu me demander le gouvernement de dix provinces! en accordant ce bienfait à mes sujets, peut-être parviendrais-je à me pardonner ton injuste captivité! — Seigneur! j'ai votre parole: renvoyez-moi donc parmi les serviteurs de votre maison, et ne cherchez jamais à connaître mes ennemis. — Tu m'affliges, Métobie! mais j'ai promis: vas donc vivre enseveli dans la servitude, jeune ami, que je voudrais voir l'héritier de ma cou-

ronne. — Alors le monarque et le gouverneur s'éloignèrent de la tour, remplis d'admiration pour Hyppermestre qui fut inébranlable dans sa résolution.

Cependant Sésostris portait partout avec lui l'image de Métobie. L'étonnante vision, cet enchaînement de faits que l'histoire atteste, et cet esclave à qui s'ouvrirent les cieux, tout se peignait à l'âme du prince enchanté; mais lorsqu'il réfléchissait à la fourbe impie qu'on avait mise en usage pour perdre l'auguste esclave, la Thèbes céleste, le palais construit par les immortels, tout s'effaçait de sa mémoire, ainsi qu'on voit le parfum des sacrifices emporté par le souffle impétueux des orages. Le

nom de Bocchoris venait se placer malgré lui dans les conjectures qu'il formait : craintif devant la vérité redoutable, il n'osait soulever le voile qui la cachait encore à ses yeux.

Il se promenait dans ses jardins, invoquant les secours divins pour ne plus affliger, par les pleurs du juste, les derniers jours de sa vie. Aucun nuage n'obscurcissait les cieux. La nature, sortie des ténèbres de la nuit, rendait aux humains le spectacle de sa pompe et de ses richesses : l'aurore, montée sur son char vermeil, s'avançait, radieuse, dans les plaines des airs, versant des flots de pourpre et d'or qui roulaient ondoyans sur la végétation ; et les

rameaux des myrtes, agités par le Zéphire, laissaient tomber une pluie de diamans. Le prince, élevant ses yeux de l'horizon si magnifique à la voûte azurée, se persuadait que les immortels embellissaient l'univers, pour abuser sa douleur et soutenir son courage.

Le monarque goûtait ces pensées ravissantes, lorsqu'un courtisan aborda sa personne pour lui demander des grâces : en ce moment un villageois s'avançait d'un pas timide. — Approche, dit le prince à l'homme de la campagne, que veux-tu? — Seigneur! je viens contempler en face le père de l'Egypte. Commis à la garde d'un troupeau, je vis dans la pauvreté; mais je suis heureux, parce que le

travail suffit à l'homme quand le peu qu'il gagne ne lui est point ravi pour payer les folles dépenses du souverain. Vous êtes humain, Sésostris ! Vous n'écrasez pas vos sujets par les impôts. Attachant peu de prix à ces magnifiques misères dont il faut que certains rois décorent leurs trônes pour qu'on les aperçoive, vous vous contentez de votre seule gloire pour briller aux regards des Egyptiens ; et votre luxe, c'est l'abondance dans vos états. Je n'ai donc besoin de rien. Penseriez-vous qu'on ne pût rechercher votre présence qu'afin de vous arracher des faveurs ?

A ces mots prononcés avec expression, Sésostris montra un léger sourire en tournant la tête

vers le courtisan que cette leçon avait rendu honteux et embarrassé. Les yeux du roi retombèrent ensuite sur le pasteur pour le remercier de ses paroles affables. Mais combien il fut frappé! cet homme, villageois dans l'ingénuité de ses manières, avait l'œil vif, le front grave, l'air gracieux et une certaine noblesse imposante que nos peintres inspirés savent empreindre sur le visage des divinités. — Prince! continua le pasteur, depuis long-temps pressé par le désir de voir un grand homme, j'ai essayé à plusieurs reprises, mais vainement, d'arriver jusqu'à vous: mes habits simples m'auront fait sans doute dédaigner de vos esclaves qui m'ont repoussé avec

outrage. Je ne voulais d'abord que jouir de votre aspect ; mais leurs duretés m'ont fourni la pensée de vous offrir de bons conseils. — Des conseils ! dit le courtisan saisissant cette occasion de flatter le prince ; oublies-tu, pasteur de troupeaux ! que tu parles à ton roi ? — Parle-moi hardiment, reprit Sésostris, on vient de me prouver que j'ai besoin de conseils en effet, pour m'apprendre à connaître ceux dont je dois humilier les hauteurs. — Oui, Sésostris ! des conseils ! répéta le pasteur. Votre âme sans doute fut toujours magnanime : cependant, prince ! vous, homme, exposé comme les autres mortels au danger des séductions, seriez-vous l'hôte chéri que les cieux at-

tendent, si vous aviez dédaigné d'en recevoir? La féconde Egypte donnerait-elle d'aussi riches moissons si les sages que vous écoutez avaient craint d'offenser votre oreille en vous retraçant la misère des cultivateurs qui composent la plus nombreuse et la plus respectable portion de vos sujets?.... Mais, grand roi! je n'ai plus de conseils à vous donner: je me retire ravi, plus que ne peut l'exprimer le langage de l'homme, des paroles qui sont sorties de votre bouche. Sésostris! je vous viendrai revoir, et j'espère que vous ne serez pas mécontent de moi.

Sésostris, de retour dans son appartement, se renferma seul avec le songe de Métobie et les

discours du villageois, qui, tous deux, fournissaient de grandes matières à ses réflexions. Le premier se représentait à lui comme une nature purifiée et devenue excellente par le malheur ; l'autre comme un effort de création qui ne ressemble à rien de ce qui rampe sur la terre.

LIVRE IV.

Le monarque égyptien était un jour sur la rive du Nil, tout entier à lui-même, épanchant librement son cœur dans le sein de la nature. Adoré de tous ses sujets, il ne songeait guère à se garantir des entreprises criminelles. Aussi, depuis quelques années, avait-il effacé la loi qui punissait l'attentat sur sa personne, comme un délit qu'on ne pouvait plus prévoir. Qu'avait à craindre en effet ce bon père au milieu de ses enfans? Les passions turbulentes, les dissensions civiles se perdaient dans l'éloignement des temps. Une géné-

ration nouvelle était fière de son prince : Sésostris avait mis, entre ses ennemis et lui, soixante années de félicité publique.

Il avait pénétré dans une bruyère voisine du rivage, pour se reposer auprès du maître d'un troupeau qui y paissait l'herbe tendre. Epris de la paix des champs, le prince aimait à converser avec les villageois, surtout lorsqu'il leur était inconnu.

Dans la partie la plus ombragée, était une cabane formée de roseaux, que soutenait le rapprochement de trois platanes, jadis revêtus d'un vert feuillage. Là, résidait le pasteur. Quel fut le contentement du roi d'y rencontrer ce sage mortel qui était venu

le voir dans ses jardins ! — Que les dieux vous soient favorables ! lui dit Sésostris en s'asseyant près de lui ; parlez-moi, pasteur ! ce langage qui n'a de votre condition que sa pure innocence ! N'oubliez pas que Sésostris sait qu'il est homme, et par conséquent faible, imparfait, mais essentiellement l'ami de tous ses sujets.

Le pasteur répondit : Seigneur ! comment un villageois pourrait-il entretenir dignement Sésostris ! placé dans un destin obscur, mes idées sont simples comme ma vie qui passe sans bruit, avec l'uniformité d'un jour, avec la rapidité d'un moment ! Vous occuperai-je de mon bonheur ? il est votre ouvrage ; et les bénédictions de vos

peuples vous disent assez que je suis heureux. Mais ce n'est point à mon roi que je vais parler : c'est au père d'Hyppermestre. — L'auriez-vous connu ? reprit vivement Sésostris. Mon fils existerait-il ? — Comme Arbas vous l'a dit, seigneur ! Hyppermestre respire. — Dans quels lieux, demanda Sésostris tremblant, dans quels lieux est cet enfant chéri ? — Le jour n'est pas encore venu de le remettre en vos bras. Cependant daignez m'entendre : son histoire affligera votre âme, puisque les dieux ont voulu le rendre grand par le malheur. Mais combien ne serez-vous pas consolé des maux qu'il a soufferts, en le sachant au rang de ces êtres privilégiés auxquels il ne

manque que la divinité pour se faire adorer sur la terre !

Le roi d'Egypte demeura attentif, et le pasteur commença ainsi : Hyppermestre enlevé, il y a dix ans, des Oasis où il était resté un même nombre d'années sous la tutelle du grand-prêtre d'Apollon, passa subitement d'une vie heureuse et libre dans les rigueurs de la servitude. Fils de Sésostris, il suffisait à cet illustre rejeton de nommer son père pour obtenir sa délivrance ; mais un oracle, en lui apprenant sa naissance, lui avait défendu de se faire connaître. Après avoir été vendu et acheté par plusieurs maîtres qu'il servit, il fut employé à l'exploitation d'une mine d'or que recèle la haute

montagne dont les eaux fertilisent le sol de votre royaume. Il vit périr et renouveler les compagnons de ses rudes travaux; et lui-même fut retiré de ces tombeaux des vivans, exténué, prêt à mourir. Le propriétaire de la mine fit prendre soin de ses jours presqu'éteints, moins pour récompenser sa fidélité, que pour se conserver un homme de plus.

Dans le même temps, un agent du prince de cette contrée vint s'y emparer de tous les hommes esclaves pour grossir une armée qu'on mettait en campagne contre la puissance voisine qui formait d'injustes prétentions; et votre fils, seigneur! partit pour la guerre.

Il se battit avec valeur. Élevé successivement d'un grade à l'autre jusqu'à celui de chef d'une légion, il eut sa voix dans le conseil, et toujours ses avis furent suivis avec succès.

La légion où il servait occupait une place que sa situation rendait accessible de toutes parts ; cependant les officiers réunis avaient décidé qu'on n'abandonnerait pas ce poste à l'ennemi. — Vous ferez d'inutiles efforts, avait dit Hyppermestre, pour vous maintenir dans un poste qui est déjà livré aux assiégeans par la nature. Le sang des hommes va couler vainement : l'armée en sera affaiblie ; et loin de faire prendre à l'ennemi cette funeste obstination pour le

vrai courage, vous lui fournirez le témoignage plus funeste encore de votre inexpérience dans la guerre. — Mais cette fois, on rejeta le sentiment d'Hyppermestre : la place fut prise, et les soldats furent passés au fil de l'épée.

Quelques officiers, entre lesquels était votre fils, seigneur! sont envoyés prisonniers dans la capitale du vainqueur Zabas. Un ministre était chargé de les interroger. — Faites-moi conduire devant Zabas, votre roi, dit Hyppermestre : j'ai des secrets à lui révéler. — Le ministre satisfit à sa demande, se persuadant qu'il allait enchérir sur les rapports des autres captifs, qui tous avaient dit ce qu'ils savaient dans l'espoir d'ob-

tenir un adoucissement à leur sort. — Si, pour m'intéresser à toi, lui dit Zabas, tu as conçu l'idée de m'en imposer par quelques mensonges hardis, je te ferai trancher la tête : parle maintenant.

Vous saurez la vérité toute entière, répondit Hyppermestre : vous faites une guerre injuste, et vos ennemis indignés ne pensent plus qu'à venger le sang que vous faites répandre. J'ajouterai, et je le puis sans trahir l'honneur, car vous n'aurez pas le temps d'opposer une digue au torrent ; j'ajouterai, dis-je, que cent peuplades sauvages, vivant retirées dans les montagnes de Séléné, ont fait offrir leurs bras à mon roi, et que nous touchons au moment où vous

n'aurez plus de salut que dans une prompte fuite. Voilà, Zabas! la vérité toute entière. — Mais, objecta ce prince, quel garant me donnes-tu pour croire à ce que je viens d'entendre. — Ma vie! ordonnez que je sois chargé de chaînes. Si l'espace de huit journées s'écoule avant l'invasion de votre pays, faites-moi périr, sans différer surtout! car, à la révolution du terme des huit journées, peut-être votre capitale aurait vu flotter des étendards étrangers! et je pourrais bien alors vous échapper! — Sais-tu, captif! qu'on ne m'a jamais parlé avec cette altière assurance? — La raison en est toute simple, répondit Hyppermestre : c'est que la plupart de ceux qui en-

tourent les rois comptent à l'avance ce que chacun de leurs discours leur vaudra de faveurs ; et que moi qui ne veux rien, qui ne recherche point une grâce achetée par une perfidie, je m'exprime jusque dans les fers, avec l'abandon d'un cœur libre, sans calcul, sans crainte, sans espérance. Je dirai plus, Zabas ! je ne pourrai, contre vous, exposer encore mes jours pour défendre une cause juste ; et cette rigueur est la plus amère que je puisse ressentir dans ma captivité. Maintenant, prince ! ordonnez qu'on m'éloigne de votre présence ! Les aveux qui sont sortis de ma bouche valent bien, je crois, des paroles flatteuses, toujours avilissantes pour celui qui les pro-

fère, et trop souvent pernicieuses pour le monarque qui les écoute.

Zabas, qui d'abord avait marqué du courroux de voir tant de fermeté dans un soldat ennemi que le sort des armes avait mis en son pouvoir, ne put résister au charme d'une sagesse si courageuse. Quoique faible et continuellement gouverné par les adulations, ce prince avait de bons sentimens. Le jour suivant il fait rappeler Hyppermestre. — Homme étonnant ! dit-il, juge à quel point tes paroles ont captivé mon âme ! J'ai pris une résolution qui va changer mes premiers desseins, bien sûr que les viles impostures ne peuvent emprunter un langage aussi noble! Ecoute: j'en crois à ton rapport; tu m'as ouvert les

yeux, et je vais terminer la guerre. Mes prétentions furent injustes, je le confesse : par une fantaisie coupable qu'ont trop bassement nourrie quelques-uns de ceux qui m'approchent, je méditai l'envahissement d'une province limitrophe de mes états, et bientôt je fis marcher une armée pour la ravir à son souverain. O généreux étranger ! que ne te devrai-je pas ! mais il est une mission qui peut te plaire : vas, accompagné de mon premier ministre, me réconcilier avec ton roi ; et qu'à ta voix les deux armées, brisant leurs flèches empoisonnées, poussent des cris de joie vers les cieux !

Mais avant leur départ, le chef éthiopien conduisit Hyppermes-

tre dans un palais où régnait un luxe recherché, toujours imposant pour les yeux d'un jeune homme. Il le mena ensuite au milieu d'un cercle de jeunes Cypriennes, nouveau moyen de séduction plus puissant encore. — Reviens victorieux dans ta noble entremise : ami ! ce palais est ton séjour ; toutes ces belles femmes s'efforceront de mériter tes hommages, et le bonheur te suivra jusqu'à ton dernier jour ! — Hyppermestre répondit : Prince ! ordonnez notre départ : des braves s'entr'égorgent ; et tandis que pour m'encourager à briser la faulx des batailles, vous faites briller à mes yeux les récompenses, avide et cruelle elle moissonne vos soldats.

Hyppermestre se met en route le même jour avec le ministre éthiopien : ils se hâtent ; le lendemain à l'heure où la charge sonnait, ils arrivent semant des bruits de trève qui retentissent dans tous les rangs. Les généraux ennemis s'approchent ; on écoute Hyppermestre. Le sang a cessé d'inonder les plaines : les guerriers joyeux remettent les flèches dans leurs carquois ; et bientôt la paix est signée par les deux monarques.

Cependant on pressait Hyppermestre de revenir à la cour de Zabas pour recevoir les honneurs que lui méritait cette glorieuse médiation. — Ministre ! répondit-il, dites à votre roi, que pour avoir fait une action utile, je

n'en dois pas moins remplir les devoirs de la probité. On m'a enlevé à mon maître, et je retourne exploiter ses mines. — Hyppermestre partit au grand étonnement de l'Ethiopien.

Au retour du ministre, Zabas fut inconsolable. — Mais, dit-il, ne pourrait-on apprendre en quels lieux il habite? qu'on interroge ses amis; je prétends qu'on le découvre: tout l'or de l'Ethiopie ne pourrait trop payer un homme tel que lui!

Après bien des recherches, on parvint à connaître la contrée et la mine où déjà votre fils, seigneur! oubliant la cour de Zabas et les grandeurs, travaillait confondu parmi ses compagnons de souf-

frances. Des ordres furent donnés; on vit enfin arriver Hyppermestre dans la capitale du roi qui voulut préparer des fêtes en son honneur. — Me croyez-vous si faible qu'il faille m'éblouir pour exciter mon zèle ? dit-il ; Zabas ! je n'ai rien fait pour vous ; si la paix vous eût été profitable au préjudice du prince auquel je me devais, n'en doutez pas, je n'y eusse point donné mon entremise. Vous voyez donc, Monarque Ethiopien ! qu'en acceptant vos faveurs, je recueillerais le prix d'un service que je ne pensais à ne rendre qu'à votre ennemi ! — Plus je t'écoute, et plus je t'admire ! répondit Zabas ; mais tu m'appartiens ; et pour t'obliger à recevoir mes bienfaits,

je ferai valoir les droits que j'ai sur ta personne. Ne crois pas cependant, homme chéri des immortels ! que mes vues soient tout à fait désintéressées. Mes états languissent ; mon peuple souffre, victime d'une oppression sourde et cachée ; et tu m'aideras à éteindre le mal en m'en indiquant les causes qui me sont encore inconnues. A diverses époques, suivi de toute ma cour, j'ai parcouru quelques portions de mon empire pour surprendre le germe de la misère publique. Qu'ai-je fait ? Le pauvre restait toujours pauvre. Si je donnais à une province, c'était toujours au détriment d'une province plus éloignée : j'étais père prodigue pour

ceux que j'allais voir ; j'étais père dénaturé pour mes autres enfans. Après avoir ainsi blessé la justice et ruiné mes trésors en courses vaines, je rentrais dans mon palais, honteux d'avoir distribué si légèrement et sans aucun fruit, ces mêmes trésors qui ne s'alimentent que par les sueurs de mes sujets. Mais, étranger ! tu me parleras avec franchise, et je suivrai tes conseils avec orgueil ; car je trouve que les rois, supérieurs aux hommes, sont au-dessous des sages.

Prince ! reprit Hyppermestre, je vous parlerai selon les lumières de ma raison, mais sans oublier que l'arrogance qui va blesser l'oreille des rois, est aussi coupable

que la louange qui les trompe. Vous avez, dites-vous, parcouru quelques provinces de votre royaume. Que pouviez-vous attendre de vos courses brillantes ? Un roi qui veut observer son peuple par lui-même, effarouche l'humble indigence, s'il se montre un roi devant elle : la vérité qu'on nous représente sous les formes d'une vierge, en a les craintes et la timidité ! Zabas ! continua-t-il, écoutez la leçon que vous offre le souverain d'Egypte, dont la sagesse éminente fait douter aujourd'hui s'il est un mortel en effet. Feignant de se renfermer dans la solitude, Sésostris s'éloigne de sa cour ; il va, caché sous de simples vêtemens, visiter les plaines d'Arsi-

noé. Ce fut sous le plus beau ciel de l'univers qu'il vit la misère dans toutes ses horreurs. — Eh ! voilà, disait-il en pâlissant de colère, eh ! voilà ce peuple agricole dont on ne cesse de me faire des peintures si douces! les lâches imposteurs! — Sésostris interrogea, non pas les riches qui détournent trop souvent leurs regards de la détresse du pauvre, non pas l'intendant de la province, qui moissonne quelquefois sur le mince héritage du pauvre, mais le pauvre lui-même dans sa cabane de douleur. Il sut que les énormes impôts condamnaient les trois quarts de ses sujets aux angoisses de la faim. S'en prenant à lui dans l'excès de son profond chagrin, il alla jus-

qu'à se reprocher ce faste légitime que doit souffrir l'auguste personne qui gouverne les peuples. Voilà comme ce bon prince était ingénieux à se trouver coupable, tant son âme était égarée et souffrante. De retour à Thèbes, il promit aux dieux d'être vraiment le père de tous les Egyptiens: sur l'autel où il en avait fait le serment solennel, le monarque traça l'édit qui diminuait le tribut des champs.....

Jeune étranger! s'écria le roi d'Ethiopie, j'imiterai ce grand homme! Je veux être aussi le père de mon peuple!

Mais Hyppermestre, admis dans le conseil de Zabas, excita bientôt les jalousies des hommes en place. Pour le perdre, on l'accusa d'as-

pirer à la couronne : il demanda les travaux de l'esclavage. Cette noble justification fut traitée de forfanterie devant Zabas, qui l'envoya garder les grands troupeaux au-delà des sources du Niger ; et ce roi faible, indigne du rare trésor qu'il tenoit de la bonté céleste, souffrit qu'Hyppermestre fût vendu à un marchand qui se rendait à Thèbes. Ainsi l'homme fait arracher de son jardin l'épi de blé que le hasard y aura produit, pour le remplacer souvent par une plante vorace.

Mon fils à Thèbes ! s'écria Sésostris hors de lui. Quoi ! mon fils à Thèbes ! Achevez, pasteur ! montrez-moi mon fils ! — Vous le reverrez bientôt. Tranquillisez-vous,

grand prince ! les dieux vous aiment !

Ainsi continua le pasteur : lorsqu'Hyppermestre eut fait le premier pas sur la terre natale, il sentit ses genoux faillir ; et devant les regards surpris du stupide conducteur, il baisa vingt fois cette terre sacrée, le berceau de sa vie, et l'heureux empire de son père. Chaque objet que rencontrèrent ses yeux, remplit son âme de tout ce que l'homme peut éprouver de divin. De tous les hardis édifices qui couvrent l'Egypte, il admirait surtout ceux dont vous avez fait les demeures des immortels, parce que l'art humain doit mettre sa gloire à révéler, dans une majesté religieuse, le sanctuaire des

divinités protectrices. Ce qui causait des battemens de cœur à votre fils, seigneur! c'était la félicité de tous les Egyptiens. Dans les chaumières comme dans les palais, on remarque une inscription qui est d'une vérité bien touchante! Qu'elle est simple et naïve! comme elle exprime et la bonté du monarque et la reconnaissance de son peuple! Hyppermestre fut dans un nouveau ravissement de voir qu'elle se mêlait aux prières que le riverain du Nil, en se couchant, adresse aux dieux. Oui, prince! chacun de vos sujets, pour dormir en paix, jette un regard attendri sur ce monument de vos vertus, et lit : *Sésostris est notre père!* — Ainsi, disait l'auguste esclave, mon

père a donc, dans tous les cœurs, un culte et des autels ! O rois aveugles ! que vous êtes à plaindre de ne point connaître l'amitié de vos peuples ! — On le voyait tressaillir en comptant, par vos bienfaits, les délices de vos vieux jours !

Au nom des dieux qui parlent par ta bouche ! dit Sésostris ; par les entrailles émues d'un père qui n'a plus qu'un souffle de vie ! fais-moi connaître mon fils ! — Quand le soleil, répondit le pasteur, aura trois fois éclairé le monde, venez, prince ! retrouver le villageois que vous n'avez pas dédaigné : tous vos vœux seront remplis.

LIVRE V.

Bocchoris, livré aux insupportables soupçons depuis la délivrance de l'auguste esclave, avait fait observer les démarches les plus secrètes de Sésostris. Par son ordre on l'avait suivi jusque dans la bruyère, où, caché sans bruit, l'oreille appuyée contre l'asyle du pasteur, on avait entendu le récit des aventures d'Hyppermestre. A la nouvelle qu'un frère préféré viendrait lui enlever l'empire, il avait bientôt résolu de prévenir une seconde entrevue entre son père et le mystérieux pasteur. Un crime de plus lui semblait un sûr

moyen d'épaissir les ombres qui couvraient encore ce frère, l'objet de sa jalouse haine ; et sans que rien pût le rendre indécis un moment, le cruel Bocchoris avait chargé deux hommes familiers aux forfaits, d'ôter la vie à celui dont il redoutait les révélations.

Au réveil de la lumière, on vit de tristes nuages et des tourbillons de sable envelopper les montagnes d'orient qui s'étendent sur les bords de la mer Erythrée. La nature, au lieu de ces tendres couleurs dont l'aurore vient la parer tous les matins, était revêtue d'un deuil sombre et tourmentée par des tempêtes qui faisaient entendre comme des gémissemens dans les airs. Cependant, armés d'arcs, de flèches

et de javelines, les deux forcenés sortent de Thèbes, dirigeant leurs pas vers la bruyère. Mais tout près de la cabane du pasteur, se montre un dogue terrible qui les arrête. Ses poils sont hérissés. Sa gueule entr'ouverte rend des sons affreux ; il menace jusque dans sa farouche immobilité. Interdits, glacés de crainte, les lâches reculent, projetant de consommer, par un incendie, leur coupable entreprise. Ils frappent bientôt deux cailloux dont jaillit une étincelle ; le feu se communique ; il s'étend, la flamme vole, et la cabane est embrasée.

Ces monstres, pour se repaître d'un odieux succès, foulent aux pieds les cendres, cherchant des

vestiges humains : ils brisent les ossemens du chien épars sur le seuil où l'avait placé sa fidélité. Mais au même instant une voix formidable retentit ; et ces mots sortent du sein des nues : « Assassins ! le pasteur ne peut tomber sous vos coups » ! A ce prodige, qui leur annonce qu'une puissance céleste a repoussé les efforts du crime, ils reprennent le chemin de Thèbes, épouvantés. L'orage gronde ; des torrens d'eau les inondent ; la foudre éclate au-dessus de leurs têtes ; ils marchent à la lueur des éclairs.

Cependant Sésostris, impatient d'entendre le pasteur, se disposait à visiter le modeste hermitage. Il avait passé trois jours et trois nuits

dans de charmans transports. Il est des prophéties du cœur qui nous préparent doucement aux faveurs que le ciel nous ménage ; mais aucune ne lui avait encore fait connaître qu'il allait retrouver son fils dans l'auguste esclave : seulement, lorsque Sésostris se créait l'image de ce fils si long-temps pleuré, il empruntait sans le vouloir les traits nobles de Métobie. A la renaissance du jour, le roi le fit appeler. — Viens, lui dit-il ; je n'ai pu te faire accepter ni rang, ni fortune dans ma cour ; mais du moins, en te rendant l'unique témoin de mon bonheur, peut-être sentiras-tu que ta résistance est ingrate et qu'elle afflige mon cœur.

Tous deux s'éloignent des murs

de Thèbes; ils s'enfoncent à grands pas dans la bruyère; mais plus de cabane pastorale : jusqu'aux arbres qui se groupaient à l'entour pour y conserver un frais ombrage, tout a été dévoré par la flamme qui n'a laissé que des cendres et un aspect triste. — Il n'en faut pas douter, dit le monarque à Hyppermestre, mon entrevue avec le pasteur a donné des soupçons aux méchans.... — Seigneur ! un homme se montre sur l'un des rochers du rivage..... il descend.... il s'approche de vous. — C'est lui! répondit Sésostris avec joie.

Le pasteur, qui était accouru au-devant du monarque, dit en l'abordant : Sésostris! deux hommes sont venus détruire ma cabane;

mais il me reste une autre demeure qui est à l'abri des incendiaires : entrez dans mon rocher ; et vous aussi, Métobie, entrez.

Un passage leur est ouvert. Au fond d'un emplacement qui sert de refuge aux moutons quand les orages mugissent dans les vallons, est une galerie en pente qui, par des voies cachées, reçoit une clarté pure. L'homme des champs marche le premier en silence. Hyppermestre, dans cet âge heureux où l'imagination embellit tout, ne voyait plus un mortel dans le pasteur ; et Sésostris se croyait aussi dans la demeure d'une divinité, parce que, se rappelant tous ses discours, il n'y reconnaissait rien du langage de l'homme.

Ils s'arrêtent dans une salle que tapissaient les riches beautés de la végétation. On y voyait le sep de vigne avec tous ses rameaux chargés de grappes qui, éveillant le goût, appelaient la main pour les cueillir. Tous les fruits des vergers accablaient leurs tiges ; ils y semblaient pleins de vie par la vérité de leurs formes et de leur éclat. Cependant c'était une matière dure comme la topaze, et plus étincelante que sa lumière. Sésostris dit en promenant autour de lui un regard émerveillé: Quel langage dois-je adresser au maître d'un séjour aussi resplendissant?— Suis-je meilleur ici que dans le modeste asyle où vous m'avez trouvé? demanda le pasteur. Ma nouvelle

demeure est opulente, et je suis toujours le même : cela vous prouve que le dernier de vos sujets peut inspirer une douce bienveillance, s'il respecte les propriétés, s'il obéit aux lois, et s'il craint les dieux. Mais est-il besoin de vous enseigner une morale que vous pratiquez si bien? Vous aimez les pauvres, Sésostris! Vous les recherchez pour eux, parceque vous voulez soulager leur misère. Vous les recherchez pour vous, parceque vous trouvez près d'eux ces âmes naïves, toujours ouvertes aux affections tendres, toujours fermées aux tourmens de l'orgueil. Eh! d'ailleurs, vous ne m'avez point repoussé; et vous allez, grand prince! en recevoir la récompense.

Après avoir offert un siége à Sésostris, le pasteur continua ainsi devant Hyppermestre qui, la pensée tournée vers l'oracle des Oasis, n'avait presque plus la force de se soutenir. — Hyppermestre arrive à Thèbes. Son maître le présente à votre intendant qui l'achète. — Quoi ! dit vivement le prince, mon fils esclave dans ma propre maison ! et nos cœurs sont restés muets en présence l'un de l'autre ! — Il savait, seigneur ! que vous étiez son père ! reprit le pasteur. Mais il lui était commandé de rester ignoré même devant vous, afin de juger s'il avait une grande fermeté de caractère, sans laquelle on est inhabile à gouverner ; et cette épreu-

ve, qui le livrait à toutes les infortunes, était sûre. Votre Hyppermestre en est sorti victorieux. Esclave chez vous depuis six mois, il vit son frère puissant, comblé d'honneurs; loin qu'il en conçût des mouvemens jaloux, il le servit toujours avec respect. Aux ordres de Bocchoris, il en reçut des traitemens inhumains: cependant rien ne lassa son admirable patience: il fut frappé des charmes de Tanaïde, et l'amour se glissa dans son cœur; mais l'aveu en était outrageant pour elle, ou inséparable d'un manque de foi envers les dieux: il garda le silence. Vous pensiez déjà, Sésostris! à vous nommer un successeur, déplorant la perte du fils à qui vous auriez

voulu transmettre la couronne d'Egypte. Que fit Hyppermestre? Il chercha à redresser les inclinations vicieuses de Bocchoris, en lui apprenant à posséder dignement un jour le suprême héritage. Mais bientôt l'infortuné fut noirci devant vous. Sésostris! vous l'avez entendu dans la tour: son prophétique et touchant langage était-il celui d'un homme devenu injuste par la persécution?

Un cri de sensibilité que rendait plus déchirant encore le retentissement des voûtes souterraines, échappe à Sésostris. Ses mains frémissantes errent incertaines, pour recevoir les premières caresses de son fils. Il se lève : quel spectacle! Il le voit à genoux der-

rière son siége, la tête penchée, toujours humble comme un esclave, et n'osant l'appeler son père! — Métobie! lui dit le prince, mon enfant bien-aimé! Tu ne lèves pas les yeux sur moi! Crains-tu que je sois trop heureux? — O mon auguste père! répondit Hyppermestre, je puis donc enfin prononcer un nom aussi doux sans offenser les dieux!

Mais la joie éteignit les forces du monarque; et dans cet accablement délicieux, il éprouva tout ce qu'il peut entrer de saintes ivresses dans le cœur d'un père. — Grand roi! remettez-vous! dit le pasteur, et vous, Hyppermestre, qui porterez le diadème! Voilà le prix que je réclame pour

avoir mis un terme aux rigueurs du divin oracle : jurez que vous aimerez vos peuples par-dessus tout ! que l'ambition, ce poison du pouvoir, n'approchera point de votre cœur ! que vous ne mépriserez pas le pauvre, qui n'a que le souverain pour appui ! que vous ferez respecter les lois et les temples des immortels ! que vous écouterez les hommes de toutes les classes ! que le riche qui peut attendre, ne sera entendu qu'après l'indigent qui souffre ; et que vous bannirez le luxe de votre cour tant qu'il y aura des malheureux dans ce royaume ! — Hyppermestre prononça ces mots : Je jure de faire tous mes efforts pour marcher sur les traces de mon père. — Ob-

servez, dit le pasteur, que votre serment vous engage au-delà des choses que j'avais exigées: mais quittons ce langage, Hyppermestre! Et vous, prince! venez voir, ainsi que votre fils, la maison du pasteur; elle est plus riche que vous ne pensez!

Quelques années après les grandes révolutions d'Egypte, Sésostris avait consacré une galerie de son palais à perpétuer la mémoire de ceux qui contribuèrent puissamment à la prospérité de son règne. On lisait sur les murs, en lettres d'or, le nom et la profession du citoyen qui, par de belles actions et par une vie pure, avait mérité de longs et glorieux souvenirs. La même galerie était fidèle-

ment reproduite dans cette demeure souterraine; et Sésostris, en la parcourant, se crut dans son propre palais. — C'est ici, prince! dit le pasteur, qu'un juste orgueil vous attire souvent pour vous contempler dans vos plus beaux lauriers. Vous avez toujours combattu les vices qui tourmentent l'homme et la société, chassé le sommeil de l'âme qui rend insouciant et inhabile, encouragé les arts qui font fleurir un état, nourri la valeur qui le défend, honoré la vertu qui le fortifie! et vous voyez, prince! combien de noms attestent que le succès a passé votre espérance. Moins bonnes, moins bien adaptées au caractère égyptien, vos lois n'auraient pas peuplé

cette enceinte. Que dis-je ? moins occupé du bonheur de vos peuples, vous n'auriez jamais élevé ce monument de la reconnaissance publique ; vous n'auriez point ouvert un asyle de récompense à la mémoire des humains qui ont laissé en mourant des leçons profitables. Quel est celui qui, les yeux fixés sur ces pages immenses de noms fameux, pourrait se défendre d'un sentiment de vénération, toujours voisin du sentiment qui nous porte à vouloir nous rendre recommandables un jour ? Aussi cette galerie est-elle accessible à tous vos sujets, à certaines époques de l'année, afin qu'ils viennent y puiser l'amour du bien ! Aussi en avez-vous fait le passage qui mène au

conseil, afin que l'air qu'on y respire épure le cœur des hommes qui vous approchent ! A côté d'un ministre qui fut intègre, laborieux et éclairé, on remarque un simple cultivateur, dont les découvertes utiles dans l'art de seconder la végétation, ont banni les méthodes vicieuses, et versé l'abondance dans toute sa contrée. Vous n'avez pas voulu faire de distinction entre le pauvre et le riche, parce que la mort, en les atteignant, n'a pas voulu qu'on pût distinguer leur triste poussière. Que de noms se pressent ! Que cette gloire est véritable pour un prince ! Vos peuples savent-ils assez ce qu'ils vous doivent, Sésostris ! et vous-même, croyez-vous avoir borné

leurs félicités aux limites de la vie! C'est dans les cieux dont vous leur avez aplani la route, que vous mesurerez toute l'étendue de vos bienfaits pour eux.

Quel est donc, se disait Sésostris, cet être inconcevable, ce possesseur d'une habitation qui n'est point l'ouvrage des hommes? dois-je tomber à ses pieds et l'adorer comme une divinité? — Et vous, jeune prince! reprit le pasteur en s'adressant à Hyppermestre, suivez-moi: laissons le grand Sésostris parmi les humains, qui sont devenus, par lui, d'honorables modèles. Venez.

Le guide des troupeaux le conduit vers un lieu sauvage dont les sites agrestes rappellent la portion

des vastes jardins du roi, où l'on entend bruire une eau écumante que vomissent, suspendent et précipitent cent rocs amoncelés, qui font voir, dans une vérité religieuse, la mutilation et le ravage des siècles. On remarque, au pied d'une cascade, des saules dont les branches tombent en larmes au-dessus d'un courant tumultueux qui roule et va se perdre dans un abîme. La tristesse de cette solitude qui rassemble ce que la nature a laissé en ébauche pour affliger les regards de l'homme; cette scène du chaos que Sésostris avait fait figurer au fond de ses jardins enchantés, comme de ces contrastes qui agissent fortement sur l'âme et inspirent de grandes pensées :

tout en était ici la représentation fidèle.

A travers les buissons sauvages qui montraient çà et là leurs tiges épineuses , Hyppermestre aperçut une fille dont la démarche était languissante , et le visage chargé de peines. Elle était vêtue d'une tunique blanche. Ses cheveux, tourmentés par l'aquilon , se dérangeaient de dessus ses épaules et voltigeaient sur son sein. Elle s'était arrêtée au bord du torrent, la tête penchée , les bras tombans, et les mains unies, fixant l'onde furieuse avec recueillement. Quelle fut la surprise d'Hyppermestre en retrouvant Tanaïde dans cette fille souffrante ! Les bocages écartés avaient seuls été confidens de son

amour pour elle : mais enfin le secret venait d'en être révélé à Sésostris ; et déjà Hyménée lui avait apparu dans le songe des biens que l'avenir prodiguait à sa pensée. — Pasteur ! dit-il, vous à qui rien n'est caché, apprenez-moi les causes qui la font gémir : le séjour de Thèbes lui serait-il insupportable ? — Toute entière au cher objet qu'elle aime, c'est au milieu de ces rochers qu'elle vient nourrir le feu qui la consume. En vain sa raison lui répète qu'un esclave ne doit point asservir son âme : rien ne peut la guérir du mal dont elle est atteinte. — Quel est donc ce mortel heureux ?... — Vous, Métobie ! c'est vous, Hyppermestre, dont elle eût partagé la servitude,

si, arbitre de ses destins, elle avait pu secouer le joug des dignités sans offenser la mémoire des rois dont elle est descendue. Mais retournons auprès de votre père.

Avant de quitter ces lieux, Hyppermestre voulut aborder Tanaïde : ce n'était qu'une ombre qui s'évanouit à son approche. Quand ils eurent rejoint Sésostris : Votre fils, seigneur ! dit le pasteur, est dans cet âge heureux qui commande une tendre association. Vainement il se croirait sage avec cette fière austérité dont s'arma longtemps son cœur pour résister aux doux enchantemens : l'amour, ce garant des générations, est un don consolateur que les immortels ont fait à l'homme pour répandre un

prestige salutaire sur le cours varié de son existence. Il faut aimer enfin, et votre Hyppermestre obéit à la loi commune. — Le pasteur l'instruisit alors des secrets tourmens de sa fille adoptive. — Que tout conspire pour votre bonheur ! répondit le roi en embrassant Hyppermestre ; Tanaïde qui a pu distinguer mon esclave, ne rejettera pas les vœux de mon fils ! Mais vous, pasteur ! qui surpassez les rois en richesses ! vous qui m'avez fait revoir mon fils ! vous à qui je dois plus que le rajeunissement de ma vie ! qu'oserais-je jamais offrir !..... — L'homme des champs reprit : Je vais abandonner ces contrées ; il est temps que j'obéisse aux ordres supérieurs. Cependant,

prince ! la reconnaissance me touche.... Eh bien ! vous, Hyppermestre, qui m'avez vu conduisant un troupeau ! traitez tous les pauvres avec bienveillance, de peur de repousser celui qui vous a rendu à votre père !

Aussitôt qu'il eut prononcé ces dernières paroles, il remit hors du rocher ses deux hôtes illustres qui prirent le chemin de Thèbes, où les complots leur préparaient de nouveaux chagrins.

LIVRE VI.

Apollon venait d'accomplir son oracle en faisant lui-même reconnaître l'auguste esclave. Protecteur de l'Egypte, il n'avait cessé de guider les penchans de cet enfant royal, pour qu'il montât un jour avec gloire sur le trône de Sésostris ; et la troupe céleste qui avait suivi les progrès du disciple, était dans une grande surprise de voir le dieu du Pinde égaler Minerve en sagesse.

Cependant, Vénus n'avait pu lui pardonner d'avoir appris au jeune prince à mépriser si longtemps ses autels. Pour se venger,

elle avait rendu les deux frères sensibles à la beauté de Tanaïde ; et toutes les fureurs de la jalousie devaient servir le ressentiment de cette divinité superbe. Au livre où s'inscrit tout ce que l'avenir nous cache encore, elle avait lu qu'Hyppermestre, appelé à des épreuves nouvelles, aborderait bientôt le rivage de Cypre ; et dans le même jour, assise sur son char, elle en avait dirigé l'attelage vers les champs d'Idalie.

A sa voix souveraine, les nymphes qui composent sa cour se rassemblent autour d'elle ; et ce discours sort de sa bouche : Jeunes beautés à qui j'ai donné les talens et les grâces ! servez ma vengeance ! et que j'apprenne au fils de Latone

que cette ſierté sauvage qu'il a miſe dans le cœur de son disciple, a fléchi quand je l'ai voulu, comme ces légers météores que dissipent les premiers éclats du flambeau du jour ! Depuis six mois seulement Hyppermestre, parvenu à son cinquième lustre, a cessé de braver ma loi : des principes farouches balancent encore les tendres sentimens qu'il n'a pu refuser aux charmes de Tanaïde. Ah ! ce n'est pas ainsi que l'on doit m'encenser ! et je prétends humilier le précepteur et punir l'élève ! Celle de vous qui me soumettra le fils aîné du monarque égyptien, recevra dans ma cour des honneurs qui l'élèveront au-dessus de ses compagnes. Mon

jeune enfant, qui paraît si faible, saura vous rendre la victoire facile. Proportionnez votre zèle à mes bontés! que tout commande ici l'amour! Servez bien votre reine! et que ce jeune prince, encore une fois esclave, porte des chaînes dans mon empire.

Elle dit : bientôt les nymphes joyeuses se dispersèrent dans les bocages.

Cependant Tanaïde vit, près du roi, l'auguste esclave couvert d'une pourpre éclatante. Dans son premier saisissement, elle crut qu'un songe égarait ses yeux. — Prince! dit-elle, ne m'abusé-je point? Hyppermestre vous serait-il rendu? Est-ce bien Métobie, ce mortel si rare?..... — Tanaïde! ré-

pondit Sésostris, voilà le fils que j'attendais pour vous l'offrir! Vous l'estimez, il vous aime! En vous unissant, je croirai renaître pour toutes les jouissances que la nature prodigue à vos jeunes années. — O mon père! s'écria Hyppermestre, que ce jour est glorieux pour moi! Combien je dois m'anéantir devant les dieux qui font d'un malheureux esclave, le fils, d'un monarque magnanime, et l'époux d'une princesse aussi belle!

Le souverain d'Egypte connaissait l'auteur du complot qui avait préparé la mort du pasteur divin. Mais trop heureux pour punir, il ne songe plus qu'à publier le retour d'Hyppermestre. Des hérauts

parcourent la capitale; et la Renommée qui vole pour en informer les provinces, fait ouvrir les temples, où vont tous les habitans de la vallée du Nil, rendre grâces aux immortels.

Mais Jupiter, imploré par Vénus, avait permis que le fils retrouvé joignît des peines d'amour à ses longues disgrâces. C'était au milieu de la nuit : des millions de points lumineux embrasaient la voûte du firmament. Tanaïde promenait ses rêveries dans les jardins du roi, ravissant à loisir les félicités du lendemain. Il lui semblait qu'Hyppermestre, près d'elle, l'entretenait du mariage dont on disposait la fête; et son cœur attentif recevait, en tressaillant,

des aveux pleins d'ivresse qu'elle croyait entendre sortir du cœur de son amant. Lorsqu'elle laissait échapper ces plaisirs d'imagination si périssables, languissante, elle soupirait après la réalité, comme Clytie, penchée et sans force, attend le retour de Phébus pour reprendre son incarnat et sa fraîcheur. Ainsi Tanaïde, dans sa tristesse même, était heureuse; et de justes espérances succédant aux doux mensonges, donnaient du charme à ses soupirs. En ce moment, elle est surprise par d'indignes esclaves que Bocchoris a payés pour commettre un attentat. On l'entraîne jusque dans un chariot léger où la retiennent, malgré ses cris, deux femmes que

les enfers ont produites. Les chevaux obéissent à l'aiguillon qui les presse : elle est bientôt sur le chemin de Péluse.

Ce grand événement ne fut pas long-temps ignoré du souverain. Il sut encore que Bocchoris avait disparu dans la même nuit, accompagné de quelques-uns de ses amis de débauche. Ayant fait appeler Hyppermestre : Mon fils ! lui dit-il, retiens tes sanglots : vas trouver le pasteur. Cet homme inspiré te guidera par ses conseils. Tu partiras avec l'élite de la jeunesse égyptienne, pour arracher Tanaide au pouvoir des vils agens de Bocchoris ; et tu réclameras en mon nom l'assistance du roi dans les états duquel ce méchant

va faire retenir son innocente victime.

Hyppermestre s'éloigne rapidement des murs de Thèbes. Seul, il côtoie la rive du Nil jusqu'à la demeure souterraine du pasteur. Mais tout a changé : un bloc de granit en a masqué l'entrée. Une croûte calcinée, quelques touffes de dictame sauvage qui couvrent également le rocher à toutes ses surfaces, ne laissent aucun indice d'habitation. L'infortuné sur qui le destin appesantit son bras, n'a plus de force pour résister à ce dernier coup. Sa raison chancelle; et dans sa douleur, il n'est plus homme que par le sentiment aigu qui le déchire ; sa voix est gémissante ; il invoque la présence du

pasteur ; il erre autour du rocher ; il verse des larmes ; il se roule sur la terre ; les noms de Tanaïde et de pasteur qu'il répète mille fois, sont encore mille fois répétés par les échos de l'Ile d'Or.

Sur le Nil et tout près du rivage, voguait une barque voilière qui était montée par la messagère de Junon. Iris, vêtue des habillemens d'un marin, avait l'air d'un enfant qui brave les flots. Elle saute légèrement sur le sable, et s'approchant d'Hyppermestre étendu au pied du rocher, elle lui dit : Vous attendez inutilement le bon pasteur : il n'est plus dans ces contrées ; mais il m'envoie ici pour vous remettre à Cypre, où l'on conduit Tanaïde. Quittez ce dé-

sespoir qui tue l'âme. Souvenez-vous que vous êtes le fils aimé de Sésostris.

Ce langage adoucit l'amertume profonde d'Hyppermestre. Mais ne voulant point partir sans tranquilliser son père, il lui fit savoir par un laboureur du champ voisin, qu'il poursuivait les ravisseurs ; et bientôt il monta la barque que la nautonnière livra au cours fougueux du Nil. Assis auprès d'Iris qui, déroulant une chaîne d'or, faisait doucement enfler la voile par l'haleine des vents, il multipliait ses questions inquiètes, s'étonnant qu'un si jeune garçon fût chargé des volontés du pasteur ; cependant, en observant avec plus de soin le visage d'Iris, il y

apercevait quelque chose de raisonnable et de consolateur.

Prince ! lui dit-elle, on dirait que vous accusez mon âge de l'impuissance de vous servir. Où donc est cette confiance modeste, longtemps essayée dans l'infortune, et dont vous faisiez hommage aux immortels, les fermes appuis des misérables ? Quoi ! votre courage s'épuise sous les jeunes traits d'un enfant qui s'offre à vous rendre heureux ! voilà bien l'orgueil de l'esprit humain qui veut tout expliquer. Reportez votre pensée à la journée qui vient de finir. Eussiez-vous cru qu'un pasteur pût faire briller tant de merveilles devant vos yeux ? Mais si votre raison méconnaît toujours la main

des dieux qui vous aide, eh bien! on peut aussi vous étonner!

Elle dit. Aussitôt les vents sifflent dans les cordages; le nocher devance le cours du fleuve, chassé comme un trait sur les vagues qui mugissent. En ce moment, Philomèle fendait les airs au bruit du battement affreux des ailes d'un vautour : elle dirigeait sa fuite sur la pente du Nil, pour implorer un asyle auprès de la déesse. Mais Philomèle redouble vainement de vîtesse : elle n'atteint pas le nocher que l'œil échappe et que la pensée ne peut suivre.

Osiris (16), depuis l'instant du départ, avait à peine roulé deux heures dans son orbe rayonnant; déjà les pyramides de Memphis,

monumens indestructibles de l'orgueil de l'homme, n'offraient plus que de légères vapeurs aux regards surpris d'Hyppermestre ; déjà il voyait Péluse et la mer. — Toute jeune que je puisse être, reprit Iris, oseriez-vous former encore des doutes injurieux sur ma mission ? nous sommes devant Péluse ; mais les dieux président à notre voyage, cherchez maintenant Péluse ! cette ville a disparu dans l'éloignement ! Elle ajouta bientôt : Cypre n'est plus qu'à une faible distance de nous... la voilà. C'est au pied du promontoire que vous découvrez, qu'on déposera Tanaïde dans vingt jours. Mais il faudra que vous traversiez les jardins d'Idalie. Souvenez-vous que l'éternelle justice

est inexorable pour qui se laisse séduire, et qu'elle a des couronnes pour le courage et l'innocence. — Lorsqu'Iris eut ainsi prévenu Hyppermestre des périls qu'il avait à surmonter, elle l'invita à descendre sur la rive, et reprit la mer.

Une portion de l'île était habitée par des peuples que gouvernaient douze rois. L'autre moitié avait été interdite aux humains. Sur le revers du promontoire était un temple, quelquefois habité par les neuf Sœurs, souveraines du Parnasse (17) : la contrée où Hyppermestre était descendu appartenait à Vénus.

Encore tout ému des dernières paroles d'Iris, le fils du monarque égyptien pénètre dans l'île en

tremblant. Il marche sous un ciel d'azur, respirant, avec l'air, les odeurs suaves qu'exhale cette terre émaillée de fleurs. Il entre dans une vallée que terminent des montagnes couronnées d'arbres toujours verts. Un peuple d'oiseaux enjoués trouble seul le silence de ces beaux lieux, où, perchés sur les myrtes, ils chantent leurs amours. Le lierre recouvre des grottes naturelles : il s'en échappe des ruisseaux dont les ondes claires vont, viennent et se rassemblent, offrant des bains aux naïades.

Mais les émanations qui parfument Idalie, agitent le sang, font palpiter le cœur, et naître des désirs. On manque de quelque chose;

en ne sait quel vide affligeant vous tourmente. L'âme amollie par degrés perd toute sa force : on languit, on soupire, et les passions qui s'éveillent prennent un libre essor, cessant d'être captives de la raison qui n'est plus. Tel se trouve Hyppermestre, victime d'une déesse vindicative et puissante. Déjà Tanaïde est effacée de sa mémoire : son auguste père, le bon pasteur, les conseils d'Iris, il a tout oublié.

Poussé à sa perte, et comme atteint de folie, il s'enfonce dans le bois pour écouter les chants d'une nymphe de la déesse. La volupté réside sous ces frais ombrages. Un instinct de déréglement y pénètre les organes : il

faut se prosterner devant les enchanteresses qu'à chaque pas on rencontre ; et les sages de la terre se rendraient aux séductions de ces jeunes objets qui se jouent de la force, parce qu'ils sont doux et faibles, autant qu'ils sont ravissans et flatteurs.

Alors des cris de douleur affligent les jardins d'Idalie. Hyppermestre est ému ; l'humanité l'appelle ; il court. Au-dessus d'un courant rapide était un enfant suspendu à une branche de saule, qu'allaient emporter les flots. Il se penche jusqu'à ce jeune enfant, qu'il saisit d'une main, qu'il attire à lui et qu'il presse contre son sein : c'était l'Amour.

Tu m'as secouru, lui dit le fils de

Vénus, viens chercher ta récompense. — Hyppermestre passe la rivière sur un pont orné de balustres d'or ; et l'Amour qui le devance rit malicieusement. Au terme de la longue avenue qu'ils parcourent est une solitude où le mystère habite ; on y marche sous des voûtes de feuillages. Près d'une grotte que surmonte une guirlande de myrte, Cupidon dit au prince : Entre, et sois heureux. Aussitôt le perfide enfant s'échappe et disparaît.

Cette grotte était la retraite ordinaire de Zoïla que Vénus avait faite sa nymphe favorite, parce qu'elle était la plus belle de sa cour. Un jour sombre y versait la dangereuse mélancolie. Au fond

de cet asyle qu'avaient consacré les tendres soupirs d'une déesse, était érigée la statue d'Adonis. Phidias, dit-on, hérita du divin ciseau qui en avait modelé les contours; et dans la perfection de ce simulacre plein de vie, on eût reconnu qu'un jour le même instrument devait animer les Grâces. Cependant le bruit d'un souffle léger se fit entendre à l'oreille d'Hyppermestre. Surpris, il écoute: c'était Zoïla qui dormait assise derrière la statue. Une chevelure ondoyante ornait seule sa tête. Elle était vêtue d'une draperie d'or. Sur son bras arrondi on eût compté les veines azurées qui ressortaient vivement par son extrême blancheur. Son éclat était celui d'une

rose qui vient de s'épanouir. Faite comme Diane, aussi fraîche qu'Hébé, elle était à la fois le chef-d'œuvre et le siége des Amours.

Hyppermestre, en la voyant, se sentit brûler de tous les feux qui embrasent le cœur du mortel que son malheur ou son audace a poussé dans la contrée d'Idalie. Egaré par la plus insurmontable passion, il dit : O toi, dont je n'aurais pu même soupçonner l'existence, parce qu'il n'est rien au monde qui fasse deviner tes attraits ! il ne doit pas se trouver un défaut dans l'âme qui habite un corps aussi parfait ! Et, sans doute, tu n'es pas insensible ! Puissent tes yeux s'ouvrir sans nuage en tombant sur moi ! — A peine a-t-il proféré ces paroles, Zoïla

s'éveille, et le sourire descend sur ses lèvres. Le prince croyant goûter la joie des dieux, s'étonne de fouler encore la terre des humains.

Eh! qui vous a permis, étranger! dit elle, de pénétrer dans la grotte d'Adonis? — Hyppermestre répondit : Un enfant allait périr, je l'ai sauvé; en le suivant jusqu'à cette demeure, je croyais trouver une famille reconnaissante, à laquelle j'aurais demandé la faveur d'être témoin de sa première ivresse, heureux tribut qu'on ne peut refuser à celui qui la cause. —En ce cas, reprit Zoïla, je ne me plaindrai pas à vous d'un tort qui n'est pas le vôtre..... Mais, quelle ressemblance! continua-t-elle avec surprise. On penserait, en vous

voyant, qu'Adonis vient sécher les larmes de notre déesse ! Non, il n'est pas possible qu'on ait de haine contre vous ! Cependant qui êtes-vous, étranger ?

Hyppermestre raconta les événemens remarquables de sa vie. Quelquefois il rougissait en nommant Sésostris ; mais alors Zoïla interrompait par des pleurs le récit du prince, qui, la croyant touchée des maux qu'il avait soufferts, était encore plus épris de ses charmes ; et il cessait bientôt d'avoir honte de l'oubli des devoirs dans lequel il était tombé. Il remarquait aussi qu'en parlant de Tanaïde, la nymphe jalouse décelait une peine cuisante ; mais ne l'attribuant qu'à des émotions géné-

reuses, plus elle montrait de trouble, plus il était glorieux : l'ingrat s'applaudissait d'employer le nom de Tanaïde à faire éclater l'amour d'une autre femme.

Cependant il montrait encore dans ses paroles une certaine grandeur qui augmentait le tourment de Zoïla : ce nouveau perverti chancelait dans le chemin du vice, et elle avait peur qu'il ne vînt tout à coup à lui échapper. Après quelques momens de silence : Adonis! dit-elle d'une voix passionnée, Cyprien charmant!... — Alors, les yeux attachés sur Hyppermestre, elle s'efforçait de lui persuader que, beau comme Adonis, il respirait dans sa gracieuse image. — Zoïla! reprit Hyppermestre, dai-

gnez m'apprendre comment un mortel a pu mériter qu'on lui élevât une statue dans les jardins d'Idalie.

La nymphe répondit : « Adonis était le fils de l'un des monarques de l'île. Toujours errant dans les forêts, il passait ses jeunes années occupé des seuls plaisirs de la chasse. Un jour, au pied d'un hêtre où sa flèche avait fait tomber une jeune biche, il vantait hautement sa sauvage indifférence. Vénus qui l'aperçut alors, s'en approcha sans bruit ; il parlait ; elle écouta ; il disait : « O vous, Tramédon ! conducteur de ma jeunesse, qui m'avez aidé à fuir l'amour ! Je jure !... ». — Point de serment, Adonis ! dit-elle en se

montrant à lui, vous êtes trop aimable pour jouer le rôle d'un parjure sur la terre! — A sa présence, Adonis brûla d'une flamme innocente. Tout à coup il est changé: il soupire, il est heureux. Enfin, il a quitté la fausse sagesse pour la véritable: respectueux, il porte aux pieds de son céleste vainqueur, et l'orgueil farouche qu'il abjure, et l'ardeur inconnue qui l'embrase. — Déesse! s'écria le Cyprien, car vous êtes trop belle pour être une mortelle: si vous dédaignez l'hommage de mon cœur, vous avez fait le supplice de ma vie! et il me semble que je vais mourir! — Adonis! suivez-moi. — Le Cyprien, oubliant son arc, ses flèches et sa proie, accompagna Vénus près

de laquelle il éprouva qu'on ne peut avoir une âme que pour aimer ».

Vénus ne rejeta point les vœux d'un mortel ! dit Hyppermestre ; Zoïla ! cet exemple n'a-t-il pas d'empire sur vous ? me faudra-t-il haïr le jeune enfant qui m'a remis ici ? — Etranger ! répondit-elle, gardez-vous-en bien ! cet enfant, c'est l'Amour. — A cette réponse flatteuse, la vanité, principe de toutes nos faiblesses, acheva, en le dégradant, de le livrer à Zoïla. Il descendit jusqu'au niveau de ces hommes nuls prisés par les femmes frivoles, parce qu'ils en ont le langage, et dont tout le mérite est dans leur triste abaissement. Loin de rougir, il avait de l'admiration

pour lui-même ; il était fier d'être vil.

Cependant Zoïla s'éloigna bientôt, après avoir offert sa main aux lèvres brûlantes d'Hyppermestre, comme le gage d'un prompt retour.

Le prince marchait pensif autour de la grotte, rempli de tout ce dangereux prestige qui, nous dépeignant la raison austère et tyrannique, nous livre sans défense aux passions fougueuses. En ce moment, l'espace est encore sillonné par le vol d'un oiseau de proie, chassant toujours la tremblante Philomèle. Hyppermestre que ce spectacle avait déjà frappé en voyageant sur le Nil, éprouve un saisissement subit. Une sueur froide

coule de ses membres. Il croit voir Bocchoris dans le vautour, Tanaïde dans Philomèle, et la justice suprême dans ce prodige qui l'accuse. Aussitôt ses sens se taisent, son âme parle, le charme fuit, la vérité se montre : Zoïla n'est que belle, et Tanaïde réunit les vertus à la beauté. Honteux de sa dégradation, épouvanté en s'observant lui-même, il frémit comme le criminel qui paraît devant son juge. En ce moment un bruit sourd semblable au roulement du tonnerre, vient gronder au-dessus de sa tête. L'atmosphère se charge d'une brume épaisse où s'éteignent tous les rayons de la lumière : et du sein de ces affreuses ténèbres qui annoncent le courroux des

dieux, sort une voix forte : « In-
» sensé ! dit le céleste organe,
» tandis qu'un délire effréné te
» fait le vil esclave d'une nymphe
» de Vénus, Tanaïde, jetée de
» bords en bords par les tempêtes,
» met toutes ses espérances dans
» ta fidélité ! tandis que Sésostris,
» plein d'affliction, cherche des
» adoucissemens dans ton cou-
» rage, tu es plongé dans les plus
» lâches faiblesses, et tu ne te sou-
» viens plus de ton père !... Mais
» tu pleures, Hyppermestre !.....
» Pleure ! tes larmes plaisent aux
» dieux qui te regardent et te par-
» donnent » !

Les derniers sons de cette voix vibraient encore à l'oreille de l'Égyptien ; déjà la nature, subitement

rendue à son brillant appareil, avait recouvré cette variété de couleurs que Phébus répand sur elle. — O divinités secourables ! s'écria-t-il en montrant au ciel un front respectueux, jusqu'à mon dernier soupir je jure d'être fidèle aux chastes préceptes, et de suivre religieusement la route que m'a tracée mon père !

Redevenu l'estimable enfant de Sésostris, Hyppermestre attend avec une ferme assurance l'approche de la nymphe, de la cour de Vénus, et de Vénus elle-même. Zoïla reparaît : en la voyant, il sent davantage que le charme est vaincu. — Venez, lui dit-elle, au palais de la déesse. — Tous deux ils traversent des campagnes dont

la richesse passe les rêves des plus brillantes imaginations : c'est un enchantement qui éblouit les yeux, et pénètre à l'âme par tous les sens.

Mais Hyppermestre, calme, se rit de toutes cette vaine magie. Zoïla surprise l'interroge : il montre dans ses réponses un cœur si paisible qu'à peine il laisse à cette beauté le pouvoir de lui jeter un regard. Il se représentait déjà le jour où, s'éloignant avec Tanaïde du rivage de Cypre, il pourrait fixer sans trouble la contrée d'Idalie.

Cependant Zoïla cachait la blessure faite à son orgueil sous les dehors imposteurs d'une souffrance d'amour. Son sein était agi-

té, et son bras tremblait appuyé sur le bras d'Hyppermestre. Se traînant avec effort et sans se plaindre, on eût dit, à sa feinte douceur, un jeune faon qu'un chasseur a pris vivant dans les montagnes de Cynthe, et qu'il va immoler sur l'autel de Diane. Mais lorsqu'ils furent arrivés à l'une des issues du jardin, Zoïla, changeant de maintien, quitta brusquement son guide : Homme indigne de la présence d'une déesse ! dit-elle avec rage, fuis loin d'ici ! ton aspect farouche attristerait le séjour des plaisirs ! tu cours au-devant d'une femme qui t'aime ! puisses-tu la posséder bientôt indifférente ou volage ! — Sans répondre aux imprécations de cette

nymphe en fureur, le prince continua sa route ; et content de son courage, il attendit Tanaïde à une distance très-rapprochée du promontoire habité par les muses.

NOTES.

(1) Ce prince, accoutumé, dès l'âge le plus tendre, à une vie militaire et laborieuse, fit son apprentissage dans une guerre contre les Arabes. La Lybie devint bientôt après le théâtre de sa gloire. Aveuglé par des succès constans, il passa dans l'Ethiopie, située au midi de l'Egypte, qui ne put soutenir le choc de ses armes. En Asie, le bruit courut que ce grand conquérant se disposait à l'envahir; et dans un espace de temps très court, on le vit dans toutes les contrées de cette vaste portion du globe, confirmer ce bruit par sa présence. Il laissa loin derrière lui tous les pays que Bacchus avait arrosés du sang des hommes. Il pénétra jusqu'au sein de la Thrace; mais l'Europe ne fut pas subjuguée, parce que les vivres manquèrent aux soldats de Sésostris.

Revenu sur les bords du Nil, il trouva sa patrie en révolution. La forme du gouvernement en avait été changée par l'influence

d'un grand d'Egypte, qui fut exemplairement puni. Tranquille au sein de la paix, Sésostris, devenu modéré, ne pensa plus qu'à rendre ses peuples heureux. Il aimait tout ce qui porte un caractère de grandeur, et ses premiers soins furent d'élever des monumens aux dieux. L'Egypte était couverte d'eau durant l'inondation du Nil; il construisit un grand nombre de levées sur lesquelles il bâtit des villes pour servir d'asyles à ses sujets.

La jeunesse de ce roi a laissé des souvenirs éternels de ses faiblesses. On lisait dans plusieurs pays cette inscription fastueuse, gravée sur des colonnes: *Sésostris, le seigneur des seigneurs, a conquis ce pays par ses armes.* On lui reproche d'avoir fait atteler à son char les rois et les chefs des nations vaincues. Mais il eut de si grandes vertus que ses fautes ont été oubliées. *Diodore de Sicile* nous apprend dans quelle circonstance de sa vie, Sésostris, de triomphateur cruel, devint le plus généreux des princes: un roi vaincu, attelé à son char, regardait derrière lui, et considérait tristement l'une des roues. Sésostris lui demanda ce qui l'occu-

pait alors : « Dans le tournoiement de cette » roue, dit-il, je vois que les parties en » sont tour à tour en haut et en bas : c'est » ainsi que le sort abaisse les hommes les » plus élevés ; du faîte de la puissance ils » tombent dans le plus honteux esclavage ».

(2) *Les Oasis*. Ce pays, renfermé dans les déserts de la Lybie, était habité par des Samiens, que l'on croyait être descendus de la tribu Eschrionienne. On le place à une distance très-peu éloignée de Thèbes. Il est vraisemblable que Sésostris y donnait des lois. Alors, sans doute, les sables mouvans n'en couvraient pas les routes comme au temps de Cambise.

(3) *Apollon* avait des autels dans la plupart des provinces de l'Egypte, et un temple à Héliopolis. C'était un monument dont rien n'égalait la magnificence ; et la ville qui le possédait, fut surnommée la *ville du Soleil*. On raconte que c'est dans ce temple que le phénix, oiseau unique de son espèce, de la grandeur d'un aigle, et qui vit cinq ou six cents ans, bâtit, lorsqu'il sent sa fin approcher, un nid de bois et de gomme aromatiques, après

quoi il meurt. De ses os et de sa moelle naît un ver, qui devient un autre phénix. Son premier soin est de composer un œuf de myrrhe et de parfums; et vide, il y dépose le corps de son père, et va le brûler sur l'autel du Soleil.

(4) Il existe dans l'île de Java un arbre appelé par les Malais *bonhon-upas*, ce qui signifie *arbre-poison*. Le lieu où on le voit croître et se reproduire, est entouré de collines et de hautes montagnes; et les champs qui l'environnent, à dix ou douze mille de distance, sont absolument stériles. Le poison qui coule de son écorce, est une gomme qui devient dans le pays une branche de commerce. Les criminels condamnés à mort sont les seuls qui l'aillent cueillir: après que leur sentence leur a été prononcée, ils peuvent choisir, ou de périr par la main du bourreau, ou de tenter de rapporter une boîte du poison de l'*upas*. Un voyageur nous apprend que, sur sept cents criminels envoyés au pied de l'arbre fatal, il n'en était revenu que vingt-deux.

(5) Les prêtres tenaient le premier rang

après les rois. On leur avait accordé de grands priviléges. Ils ne contribuaient point aux impositions. Ils étaient les arbitres de toutes les affaires importantes et difficiles, parce que leur application continuelle aux sciences, leur donnait beaucoup de lumières et de crédit. On les regarde communément comme les auteurs de l'astrologie judiciaire, cette ridicule science qui observe sous quel ascendant un homme est né, et qui prétend lire dans le cours des astres la fortune et les divers événemens de la vie humaine. Les prêtres égyptiens passent pour avoir établi, les premiers, des fêtes et des processions pour honorer les dieux. C'est d'eux que Pythagore avait emprunté son dogme favori de la métempsycose. Les prêtres étaient encore dépositaires des livres sacrés qui renfermaient les principes du gouvernement et les mystères du culte divin. Ces mystères étaient ordinairement enveloppés de symboles et d'énigmes, pour les rendre sans douteplus inintelligibles et plus respectables.

(6) Les Perses, frappés de l'éclat du

soleil et de la chaleur féconde dont cet astre vivifie la nature, en avaient fait un dieu connu chez eux sous le nom de Mythra. Cette nation s'assemblait, au soleil levant, pour les cérémonies religieuses : on consacrait à cet astre un char superbe attelé de chevaux d'un grand prix, et quelquefois on lui offrait des bœufs en sacrifice.

Les mages étaient les prêtres et les sages de la Perse. Le roi les consultait dans les affaires importantes de l'état, et il ne montait sur le trône qu'après avoir reçu d'eux des leçons sur l'art de régner. On venait des pays les plus éloignés pour apprendre des mages ce qu'ils enseignaient concernant la religion, la philosophie et la politique.

Les Perses étaient recommandables par leurs forces et leur valeur dans la guerre. Il était d'usage, parmi ce peuple, de s'enrôler depuis vingt ans jusqu'à cinquante ; et l'on regardait comme un crime d'état de demander quelque dispense sur ce sujet. Le prince avait, pour le garder, un corps de troupes composé de dix mille hommes : on les appelait les *immortels*,

parce que le même nombre était toujours rempli. *Quinte-Curce* fait aussi mention d'un régiment de quinze mille hommes nommés *Doriphores*, qui étaient pareillement destinés pour la garde du roi.

Les armes ordinaires des Perses étaient un cimeterre, un poignard qui pendait à leur ceinture du côté droit, deux javelots, l'un pour combattre de près, l'autre pour lancer ; et dans les premiers temps ils se sont servis de chariots armés de faulx.

(7) Les Scythes ont tenu vingt ans l'empire de la haute Asie ; et toutes leurs glorieuses conquêtes les ont conduits à se faire massacrer par les Mèdes, à l'égard desquels ils s'étaient long-temps comportés en vainqueurs barbares. Ceux des Scythes qui purent échapper au complot qu'on avait tramé contre leurs jours, s'enfuirent en Lydie, où ils portèrent avec eux des semences de guerre ; car les Mèdes attaquèrent les Lydiens pour leur avoir donné asyle. Mais la réconciliation entre ces deux peuples a été mémorable par l'événement qui l'a causée. A l'instant

où les Lydiens et les Mèdes étaient dans le plus fort du combat, une éclipse de soleil changea tout à coup le jour en ténèbres. Ces peuples superstitieux, effrayés, se retirèrent de part et d'autre, et firent la paix.

(8) Le nom des Ioniens leur vient d'Ion, descendant de l'un des premiers rois d'Athènes. Ils ont long-temps habité le Péloponèse et les pays maritimes de l'Asie mineure. Enclins à la mollesse, et conséquemment faciles à subjuguer, ils ont toujours été les jouets de leurs voisins. Ils portaient si loin le goût de la parure et de l'oisiveté, qu'en parlant d'eux on ajoute à leur nom, sans le vouloir, une épithète humiliante.

(9) La Lybie, cette vaste portion de l'Afrique, s'étend, du midi au nord, sur les limites occidentales de l'Egypte. Le climat en est brûlant. La plupart des peuples qu'elle renferme sont noirs. Ils vivent presque tous du lait des ânesses qu'ils promènent par troupeaux dans leurs pâturages, et de la chair des animaux

féroces auxquels ils font une chasse continuelle.

(10) Les Garamantes formaient un partage égal des productions des champs auxquels chacun d'eux travaillait selon ses forces. Tous leurs biens étaient en commun : on ne connaissait chez eux que la propriété publique. Il n'a peut être jamais existé d'hommes plus doux. Ils ne connaissaient point, dit-on, l'usage des armes de guerre, parce qu'ils n'avaient jamais de querelles sanglantes avec leurs voisins. Diodore de Sicile, en nous apprenant qu'ils habitaient une contrée remplie de bêtes féroces, nous dit qu'ils étaient sans courage. Mais comment concilier ces deux assertions? Il me semble qu'un peuple qui devait souvent combattre des tigres et des lions, ne pouvait pas être sans courage. Selon les cartes anciennes, les Garamantes demeuraient au sud de la Lybie.

(11) Le peuple des Parthes est, dit-on, sorti des Palus-Méotides et des environs de l'Oxus et de l'Iaxarte. C'était, dans son origine, un assemblage de re-

belles qui, mécontens et poursuivis dans leur patrie, ont cherché, non loin de l'Euphrate, à se fonder un établissement.

Les Parthes composaient leur milice d'esclaves achetés en différens pays. L'or et l'argent ne servaient qu'à embellir leurs armes. Aussi redoutables dans la fuite que dans l'attaque, ce peuple tirait de l'arc derrière comme devant lui : rarement il soutenait une action. Toujours fugitif et toujours combattant, il revenait sans cesse à la charge avec une rapidité dont il était difficile de se garantir. Ils avaient pour instrumens de guerre des tambours garnis de sonnettes d'airain, sur lesquels ils frappaient en même temps, et dont ils tiraient un bruit terrible et lugubre.

Leurs mœurs, hors de la guerre, étaient aussi dures, aussi sauvages. Ils ne rendaient point aux morts des devoirs funèbres : ils les exposaient hors de leurs villes en proie aux animaux carnassiers. Les Parthes se nourrissaient de la chair de cheval, ou d'animaux tués à la chasse. En voyage ils mangeaient la chair crue, n'ayant d'autre apprêt que d'avoir été

mise quelque temps sous la selle de leurs chevaux.

(12) On appelait sénateurs, en Egypte, les hommes chargés de rendre la justice. Ils formaient un corps dont le crédit, souvent redouté des Pharaons, pouvait contre-balancer leur autorité. Ces juges faisaient, à leur installation, un serment horrible, par lequel ils promettaient de ne pas obéir au roi en cas qu'il leur ordonnât de porter une sentence injuste. Ils présidaient les députés envoyés quelquefois de toutes les provinces, et qui se réunissaient dans le labyrinthe, où l'on discutait des affaires d'état.

(13) Combien le sage de la France est supérieur au sage de l'antique Egypte! Sésostris avait désolé le monde avant d'en être l'admiration : Napoléon fut admiré du monde aussitôt que connu. Sésostris, dans son jeune âge, eut une soif ardente de carnage : on a vu gémir Napoléon sur ses lauriers sanglans. Sésostris fit atteler des rois vaincus à son char : Napoléon rend les états aux rois dont sa valeur a triomphé. Sésostris ambitionna le titre

de conquérant : Napoléon veut que, par la force de ses armes, on puisse le nommer un jour le pacificateur de l'univers. Les erreurs de Sésostris ont traversé les siècles avec sa gloire : tout nous présage que la gloire de Napoléon arrivera sans tache à la postérité.

(14) Typhon fut regardé en Egypte comme le mauvais principe. On lui consacra le crocodile et l'hippopotame. Ces animaux qu'on crut lui être agréables, furent révérés dans plusieurs villes. On les nourrit dans des enceintes sacrées, et l'on s'imagina que ces attentions religieuses calmeraient la fureur de Typhon, dont l'âme était censée les animer. « Les Egyptiens, dit Plutarque, s'efforçaient d'appaiser ce mauvais génie par des sacrifices. Lorsqu'ils ne pouvaient réussir, voici comme ils le traitaient dans certaines fêtes : ils le couvraient d'opprobres, l'accablaient d'invectives, et frappaient sa statue. S'il arrivait quelque chaleur extraordinaire qui occasionnât des maladies pestilentielles, ou d'autres calamités, les prêtres, en l'honneur de Typhon,

conduisaient dans un lieu ténébreux un des animaux qui lui étaient dédiés. D'abord ils essayaient de l'effrayer par des menaces; et si la contagion ne cessait pas, ils l'immolaient à la vengeance publique ».

(15) Je n'entreprendrai pas de décrire ici l'éclat et la grandeur des monumens égyptiens. Je me bornerai à rapporter un passage du dix-septième livre de Strabon, pour faire connaître la distribution des ornemens, des vestibules, des cours et des édifices qui composaient les temples des Egyptiens. « Ils sont précédés d'une ou plusieurs avenues pavées, larges de cent pieds, et longues de trois ou quatre cents. Deux rangées de sphinx, éloignés de trente pieds l'un de l'autre, en ornent les côtés. Ces avenues aboutissent à des portiques dont le nombre n'est pas fixe. Ces portiques conduisent à une place magnifique qui précède le temple. Au-delà se trouve le sanctuaire qui est plus petit, et dans lequel on ne sculpte jamais des figures humaines. Des murs aussi élevés que le temple, forment le côté de la place. Plus écartés à leur origine que

la façade, ils se rapprochent ensuite d'environ cent pieds. Ils sont chargés de grandes figures sculptées dans le goût des anciens ouvrages des Etrusques et des Grecs. Un édifice spacieux, soutenu par une prodigieuse quantité de colonnes, accompagne ordinairement ces temples ».

Le peuple égyptien avait un goût décidé pour les constructions. On bâtissait toujours : un grand ouvrage en produisait un autre plus grand ; et, comme l'a dit un savant écrivain, si la fortune eût écarté de dessus sa tête le joug des Persans et celui des Grecs, on l'aurait vu raser des montagnes de la Thébaïde, plutôt que de rester à ne rien faire. Rien ne coûtait à ce peuple, animé par l'envie d'étonner les âges à venir.

Non-seulement les Egyptiens ont couvert les bords du Nil de monumens gigantesques, mais encore, au dire d'Hérodote, il existait un nombre prodigieux d'excavations très-profondes, dont quelques-unes servaient aux prêtres à faire des sacrifices ou des initiations, et au fond desquelles ils se retiraient même pour étudier.

Orphée, Eumolpe et Pythagore y ont été admis.

(16) Osiris, fils de Jupiter et de Niobé, régna sur les Argiens; puis ayant cédé son royaume à son frère *Egialée*, il voyagea en Egypte, dont il se rendit maître. Il épousa Io ou Isis. Ils établirent d'excellentes lois parmi les Egyptiens, et y introduisirent les arts utiles. Tibulle regarde Osiris comme l'inventeur de la charrue.

Primus eratra manu solerti fecit Osiris,
Et tenerum ferro sollicitavit humum.

« Les anciens Egyptiens, dit Diodore de Sicile, ayant contemplé la voûte des cieux élevée sur leurs têtes, et admiré l'ordre merveilleux qui règne dans l'univers, regardaient le soleil comme un dieu éternel, et l'honorèrent d'un culte particulier : ils le nommèrent *Osiris* ». Les symboles ou les marques par lesquels on le désignait, sont une mitre ou bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait sur la tête un globe ou une trompe d'éléphant, ou de grands

